

Juin 2006

Numéro 84

Le Trésor des Kirouac

Revue des descendants de Urbain-François Le Bihan, sieur de Kerboach



1996-2006, dixième anniversaire du décès de Jan Kerouac — Jan Kerouac à Baja, Californie vers 1985

Kérouac † Kéroack † Kirouac † Kyrouac † Kérouack † Kirouack

Le trésor des Kirouac

Le Trésor des Kirouac, bulletin de liaison des descendants d'Urban-François Le Bihan, sieur de Kivoach, est publié en version française et anglaise et est distribué à tous les membres de l'Association des familles Kirouac. Les reproductions sont autorisées avec l'autorisation expresse de l'Association des familles Kirouac.

L'équipe de production du bulletin (par ordre alphabétique)

*Michel Bornais, François Kirouac, Jacques Kirouac,
Marie Kirouac, Marie Lussier Fimperley*

*Auteurs et collaborateurs pour ce numéro
(par ordre alphabétique)*

Michel Bornais, Deborah Lash Bower, Lucie Jasmin, André Kirouac, Céline Kirouac, Clément Kirouac, François Kirouac, Jacques Kirouac, Jean-Yves Laurin, Pia M. Karrer O'Leary, Marie Lussier Fimperley, Gerald Nicosia

Conception graphique

Page couverture: Jean-François Landry

*Logo de l'Association à l'endos du bulletin: Raymond Bergeron
Le bulletin: François Kirouac*

Montage

Version française : François Kirouac

Version anglaise : Gregory Kyrrouac

Traduction et révision des textes

Michel Bornais et Marie L. Fimperley

Édition

*L'Association des familles Kirouac inc.
168, rue Baudrier, Québec (Québec) Canada G1B 3M5*

Dépôt légal 2^e trimestre 2006

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Responsabilité

*Les textes publiés dans Le Trésor des Kirouac
n'engagent que la responsabilité de leur auteur.*

Tirage

Version française : 160 copies

Version anglaise : 50 copies

ISSN 0833-1685

Abonnement : Canada : 22 \$; USA : 22 \$ US

TABLE DES MATIÈRES

<i>Mot du président</i>	3
<i>Le secrétaire vous informe</i>	4
<i>Les intentions de Jan Kerouac</i>	6
<i>Ma rencontre avec Jan Kerouac, le début d'une expérience unique</i>	14
<i>En mémoire de Jan Michele Kerouac</i>	18
<i>Dernier hommage à notre ami, Jean-Yves Kirouac</i>	21
<i>Léon-Solyme Kérouac et Augustin-Magloire Blanchet, deux cousins pris dans la tourmente des Troubles de 1837-1838</i>	22
<i>Marie-Huguette Morin Karrer</i>	28
<i>Chronologie de la vie de Marie-Huguette Morin Karrer et de la Guerre en Italie</i>	29
<i>Centenaire de Marie-Huguette Morin Karrer</i>	30
<i>In memoriam</i>	32
<i>Direction de Huelgoat, Bretagne</i>	34
<i>Revue de presse, juin 2006</i>	36
<i>Les voyages extraordinaires du frère Marie-Victorin</i>	37
<i>La page du lecteur</i>	38
<i>Conseil d'administration 2005-2006</i>	39
<i>Liste des correspondants régionaux</i>	39

Mot du président

L'année 2006 marque le 270^e anniversaire du décès de notre ancêtre. Le 6 mars 1736, l'abbé Étienne Auclair, qui a été curé de la paroisse de Kamouraska de 1713 à 1748, préside les funérailles d'un certain *Alexandre Kéloaque, breton de nation*. Dans le registre, il indiquera, pour la circonstance, que toute la paroisse est assemblée afin d'assister à son inhumation. Le 5 août prochain, ce seront les descendants de ce *Kéloaque* qui, cette fois-ci, seront réunis dans le cimetière du Kamouraska d'alors pour lui rendre un autre hommage.

Durant longtemps, les descendants de *Maurice Louis LeBrice de Keroack* ont cherché à établir avec certitude le lieu d'origine de celui-ci en n'ayant pour seules références que les maigres renseignements exigés de la part du curé de Cap Saint-Ignace lors de son mariage avec Louise Bernier en 1732.

Des documents, présents dans les archives de notre association, établissent qu'en 1886, un descendant de *Maurice Louis* tentait d'obtenir des informations de la part du curé de Cap Saint-Ignace en prévision d'un départ, quelques jours plus tard, pour la Bretagne. De toute évidence dans son écrit, il désirait retrouver des traces de l'Ancêtre dans sa Bretagne natale. Plusieurs autres ont suivi à la fin du XIX^e siècle et tout au cours du XX^e siècle dans le même but. Vous pourrez d'ailleurs constater dans le présent numéro du *Trésor des Kirouac* que les voyages continuent aujourd'hui. Monsieur Jean-Yves Laurin, neveu du frère Marie-Victorin, nous relate sa visite en Bretagne l'automne dernier.

Depuis plus d'une centaine d'années, la croyance populaire des membres de notre famille a toujours été que l'Ancêtre appartenait à la

noblesse bretonne et puisque les noms se ressemblent beaucoup, ceux-ci croyaient qu'il était apparenté à la famille des marquis de Kérouartz de Bretagne. C'est l'ancêtre lui-même qui est à l'origine de cette méprise concernant ses origines familiales. En effet, en donnant de faux noms pour lui, son père et sa mère lors de son mariage avec Louise Bernier en 1732, et surtout en donnant le nom de la famille de Muzillac, une famille noble de Bretagne, comme étant le nom de famille de sa mère, il allait établir son origine noble pour les siècles à venir.

Mais, c'était sans compter sur la ténacité de ses descendants qui voulait à tout prix retrouver ses origines. Donc, en 1999, après plusieurs années de recherches, Clément Kirouac assisté de Patricia Dagier, une généalogiste bretonne, mettait finalement à jour la supercherie.

Leurs travaux ont fait la lumière non seulement sur le lieu d'origine de notre ancêtre, mais aussi sur son stratagème pour se refaire une nouvelle identité en Nouvelle-France. C'est ainsi qu'en 1999, nous avons appris que le nom de *Kervoac* était un nom de lieu et non un patronyme. C'est ainsi aussi que nous avons appris que *Maurice Louis LeBrice de Keroack* était en réalité *Urbain François Le Bihan, sieur de Kervoac*. De plus, cette recherche généalogique nous a appris que notre ancêtre n'appartenait pas à la noblesse bretonne, mais bien plus à la bourgeoisie de cette province de France.

En 1980, notre association avait dévoilé une plaque de granit rose lors du grand rassemblement de L'Islet pour souligner le 250^e anniversaire de l'arrivée de l'Ancêtre en Nouvelle-France. Cette plaque, au nom de *Maurice Louis Le Brice de Keroack* fut alors installée dans le kiosque du site



Photo : Studio Les Saulés eng.

François Kirouac

du Berceau de Kamouraska, mais elle reflète la fausse identité donnée par l'Ancêtre lors de son mariage en 1732.

Afin de rétablir la véritable identité de celui qui est inhumé sur ce site historique du Berceau de Kamouraska, notre association procédera le 5 août prochain au dévoilement d'un monument qui viendra faire le lien entre la plaque dévoilée en 1980 et le résultat des découvertes effectuées par Clément Kirouac et Patricia Dagier en 1999. On y retrouvera le nom figurant sur la plaque de 1980, celui sous lequel il figure dans le registre paroissial de Kamouraska et celui mis à jour après trois années de recherche intense ici et en Bretagne.

Ce dévoilement viendra conclure plus d'un siècle de recherche. Cela en fait donc un événement historique que vous ne pouvez manquer. Nous vous attendons en grand nombre à cette rencontre pour célébrer avec nous à Kamouraska le 5 août.

Nous vous attendons en grand nombre !





Le secrétaire vous informe

RENOUVELLEMENTS ET EFFECTIFS 2006

Suite au dernier avis de renouvellement, notre trésorier René Kirouac nous confirme que les effectifs de l'AFK au 23 mai sont de 158 membres actifs (Canada 128; USA 29; France 1). **Il y aurait 27 membres inscrits en 2005 n'ayant pas encore renouvelé en 2006.** La publication de la nouvelle édition anglaise de notre bulletin *Le Trésor*, la mise en service prochaine de notre nouveau Site Web et la publicité entourant les célébrations du 75^e anniversaire de fondation du Jardin botanique de Montréal par le frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac) devraient permettre d'espérer une augmentation sensible des effectifs dans le cours de 2006.

RENDEZ-VOUS KIROUAC 2006

Vous recevrez bientôt l'invitation au rassemblement 2006 des familles K/rouac qui se tiendra au site historique du Berceau de Kamouraska, le samedi, 5 août 2006. C'est alors que sera dévoilé le monument rappelant le lieu de sépulture de notre ancêtre en Nouvelle-France. L'assemblée générale annuelle 2006 aura lieu le même jour à Kamouraska.

JARDIN BOTANIQUE DE MONTRÉAL 75^e ANNIVERSAIRE

Pour ses 75 ans, le Jardin se refait une beauté et prépare une aire d'accueil fonctionnelle et conviviale. Les travaux ont débuté à temps mais ce projet d'envergure sera terminé juste avant la froidure alors il semble préférable de remettre au printemps 2007 la rencontre des K/rouac dont nous vous avons parlé dans le Trésor de mars dernier.

Le dépliant couleur joint au présent Trésor vous est offert par M. Gilles Vincent, directeur du Jardin botanique. C'est une chaleureuse invitation à tous les cousins K/rouac de venir profiter des nombreuses activités du 75^e anniversaire. Il y en a pour tous les goûts et tous les âges tout au long de l'été sans oublier que, du 8 septembre au 31 octobre 2006, le Jardin de Chine se parera de ses plus beaux atours: les lanternes seront de retour, des centaines de lanternes de soie fabriquées à la main en Chine recréant un décor asiatique à faire rêver.

FÊTES DE LA NOUVELLE-FRANCE 2006 PRÉSENCE DES FAMILLES-SOUCHES

Suite aux représentations infructueuses faites auprès des organisateurs des Fêtes de la Nouvelle-France et à un sondage adressé aux as-



Photographie : Yolande Genest

Michel Bornais

sociations de familles, la Fédération des Familles-souches du Québec avait pris la décision de ne pas participer aux fêtes de 2006 et de recommander aux associations de famille de s'en abstenir.

Toutefois, en réponse à une initiative du Conseil de pastorale de Notre-Dame-de-Québec, la F.F.S.Q. invite les associations de famille à participer à des messes commémoratives qui auront lieu les 5 et 6 août 2006, à la Basilique Notre-Dame de Québec et à l'église Notre-Dame-des-Victoires de la Place-Royale. Les participants sont invités à porter les costumes de l'époque et à profiter en même temps des Fêtes de la Nouvelle-France.

RENCONTRES INTÉRESSANTES LORS DU SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

La tenue du Salon du livre de Québec a permis à votre secrétaire d'avoir une rencontre très intéressante avec le journaliste Jean Fugère au sujet des témoignages rendus à la mémoire du frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac) à Cuba. Il s'agit d'une piste in-

téressante que nous espérons pouvoir explorer très bientôt. Par la même occasion, votre secrétaire a eu le plaisir d'échanger quelques mots avec Mme **Marie José Thériault** et d'assister à son entrevue avec l'animatrice Danielle Bombardier de Radio-Canada, au sujet de la publication de son dernier ouvrage titré : **Obscènes tendresses**, édité par **Le dernier havre**.

ENCYCLOPÉDIE EN LIGNE WIKIPEDIA

Vous êtes invités à jeter un coup d'œil sur les renseignements relatifs à Jack Kerouac et au frère Marie-Victorin disponibles sur le site de l'encyclopédie multilingue WIKIPEDIA. La collaboration des Kirouac polyglottes serait vivement appréciée pour nous informer de ce qui est aussi présenté sur ces deux personnages dans les nombreuses langues étrangères. Nous avons libre accès au site pour effectuer les mises à jour. Pour le moment, votre secrétaire s'est chargé d'ajouter en français et en anglais quelques renseignements essentiels dont une note généalogique. Vos commentaires seraient très appréciés.

JUBILÉ D'OR DE PRÊTRISE

L'abbé Léon Laberge, fils de François Laberge et d'Émilie Kéroack (02442) a présidé une messe d'action de grâce à l'église Christ-Roi de Chicoutimi le 21 mai dernier pour souligner le cinquantième anniversaire de son ordination comme prêtre le 26 mai 1956. Une rencontre réunissant les familles Laberge, Kéroack et Minier a eu lieu à l'hôtel Le Montagnais après la cérémo-

nie. L'abbé Laberge a fait ses études à Sainte-Anne-de-Beaupré, Arvida et Chicoutimi. Il a été aumônier au sein des forces militaires canadiennes avec le grade de capitaine et aumônier à l'Institut de technologie en plus d'être curé de la paroisse Christ-Roi de Chicoutimi. L'abbé Laberge a aussi été professeur au petit séminaire de Chicoutimi et curé de Girardville.

EXPOSITION AU CHÂTEAU DUFRESNE DE MONTRÉAL

De 9 juin au 10 septembre 2006, le Château Dufresne présente: **Marie-Victorin et Oscar Dufresne, deux visionnaires rêvent une Cité-Jardin**, une exposition soulignant aussi le 75^e anniversaire de fondation du Jardin botanique de Montréal. Les frères Marius et Oscar Dufresne, deux piliers de la bourgeoisie francophone montréalaise sont aussi des amis de Marie-Victorin. Il faut découvrir leurs projets grandioses, les édifices imposants dessinés par Marius, l'architecte, le développement économique, culturel et social encourager et financer par Oscar, le mécène, et le rôle de Marie-Victorin. Cette exposition est un apéritif. L'entrée au Château est gratuite pour tout détenteur d'un billet d'entrée du Jardin botanique et il n'y a que la rue Sherbrooke entre les deux. Pour tout renseignement et une visite virtuelle:

www.chateaudufresne.com

Madame Lucie Jasmin, co-

éditrice avec le frère Gilles Beudet, f.é.c., de **Mon Miroir**, a été invitée à parler du frère Marie-Victorin lors du vernissage, et madame Marie Lussier Timperley, a été invitée à représenter officiellement l'AFK et à dire quelques mots sur notre Association.

Château Dufresne: entrée du stationnement: 2929, avenue Jeanne-d'Arc; entrée des piétons: boulevard Pie IX, à l'angle de la rue Sherbrooke, Montréal. Station de Métro Pie IX. Tél.: 514-259-9201. Télécopieur: 514-259-6466

RECONSTRUCTION DU SITE WEB DE L'ASSOCIATION

La révision et la traduction des textes ont été effectuées. En date du 22 mai, il restait à compléter la nouvelle mise en page, tester les fonctions et installer la nouvelle version. Notez que la même adresse sera conservé pour la nouvelle version : <http://www.genealogie.org/famille/kirouac/kirouac.htm>



LES INTENTIONS DE JAN

Survol des années consacrées par Jan Kerouac à la rédaction de *Parrot Fever*

Par Gerald Nicosia

Traduction française de J. A. Michel Bornais



Gerald Nicosia (Photo : page
couverture de *Memory Babe*)

A la relecture du manuscrit de *Parrot Fever*, j'ai été frappé plus que jamais par son degré de parachèvement — bien que ce soit encore de toute évidence un ouvrage toujours en progression. Dans l'histoire des deux demi-sœurs, aucune méprise possible sur le lien avec cette vie navrante, mais glorieuse qu'était celle de Jan Kerouac. Cette capacité à pouvoir donner au récit de sa propre vie un tel sceau d'authenticité — d'en présenter une perspective dont nul autre ne pourrait espérer s'approprier ou plagier, parce que tellement personnelle — est la marque d'un véritable écrivain.

La première fois que j'ai entendu parler d'une ébauche rudimentaire de *Parrot Fever* fut lors d'un appel placé par Jan en août 1981, de sa résidence à Ellensburg (État de Washington). Comme tous les livres de Jan, celui-ci a changé de titre plusieurs fois et à cette époque, elle lui en avait donné un différent dont je n'ai pas le souvenir. Son premier roman, *Baby Driver*, était sur le point d'être publié et Jan affirmait qu'elle en avait déjà commencé un second. Elle exprimait clairement son intention de mettre une certaine distance entre la stricte réalité autobiographique de *Baby Driver* et songeait à inclure quelques-unes de ses incarnations antérieures — ce en quoi elle croyait fidèlement — comme moyen d'y parvenir. « Le livre prendra fin en Inde en 1990 », qu'elle m'a dit. « Fais-tu une prédiction de ton propre avenir ? » Lui ai-je demandé, un peu agacé. C'était comme si ce livre se voulait un prétexte à d'autres excès de « globe-trotter » ou d'autres aventures amoureuses et j'étais consterné par ce qui me semblait un appétit insatiable autant pour l'un que pour l'autre.

Aucun doute que mon propre bref et

malheureux coup de cœur romantique pour Jan — « T'es pas mon genre... T'es trop un bon gars... » m'a-t-elle dit à un moment donné — a joué un certain rôle dans mon désenchantement à l'égard de cette idée d'un second roman. Mais la vérité est qu'à ce moment, j'avais volontairement délaissé mon rôle de soupirant pour celui du « père-substitut » de Jan et j'investissais tous mes efforts à lui faire remettre les pieds sur terre, lui faire prendre un style de vie plus stable et une routine de travail plus productive. Je savais qu'elle pouvait réaliser de grandes choses, mais en autant qu'elle ne persistait pas à solliciter de la part de minables profiteurs sans cervelle et autres irresponsables têtes fêlées, des invitations la menant aux quatre coins de la planète. « Oh non ! » qu'elle m'a assuré, précisant qu'elle n'aurait pas à se rendre en Inde, parce qu'elle avait déjà lu de nombreux ouvrages sur le pays et parlé avec beaucoup de gens de cette origine. Elle désirait simplement imposer plus d'efforts à son imagination de manière à se libérer de cette forme d'esclavage qui la condamnait à relater uniquement sa propre existence.

Lorsque je l'ai rencontrée à San Francisco en juillet 1985, elle avait déjà parcouru un bon bout dans l'écriture du roman suivant, mais ce n'était pas celui dont il avait été mention lorsqu'elle m'avait appelé d'Ellensburg en 1981. C'était le livre qui deviendrait plus tard *Trainsong* et qu'à ce moment elle titrait *Loverbs*. C'est à regret que je l'ai entendue dire qu'elle se remettait à la biographie. Conformément à la commande de son éditeur, *Loverbs (Trainsong)* devait être « un journal de ses relations avec les hommes » couvrant les dix dernières années et qui devait référer abondamment à sa nouvelle vie de

« célébrité » — donc à l'argent, les voyages, les hommes et... les hommes — qui a suivi la publication de *Baby Driver*. La chose la plus prometteuse dont Jane a fait mention lors de cette visite était qu'elle n'avait pas abandonné la rédaction du roman relatant ses incarnations. Elle précisait aussi qu'elle en avait ébauché l'action et qu'elle y retournerait dès qu'elle aurait terminé une suite à *Baby Driver*.

Quand j'ai reçu des nouvelles de Jan au printemps 1992, après une perte totale de contact pendant plus de deux ans, la vie lui avait fait franchir un bon nombre de creux et de bosses. Le plus gros creux de tous, bien sûr, était une défaillance rénale totale dont elle avait souffert à Porto Rico en janvier 1991. Elle était maintenant contrainte à une dialyse quatre fois par jour — qu'elle devait faire avec son propre équipement intraveineux, des sacs d'une solution spéciale qu'elle devait commander à la caisse et un cathéter implanté en permanence dans l'abdomen — pour survivre. Elle vivait seule à Albuquerque et me dit qu'elle avait pris conscience de plusieurs choses quant à sa vie. La première concernait les hommes. Selon son dire, elle s'était réconciliée avec le fait qu'elle n'aurait jamais de partenaire dans la vie. Elle avait toujours entretenu le rêve qu'elle et son premier mari, John Lash, puissent reprendre une vie commune, mais il vivait maintenant en Europe avec une Française dont il disait qu'elle était l'amour de sa vie. Jan disait aussi ne plus vouloir de ces fameuses affaires d'un soir, ni de ces désastreuses aventures avec des brutes criminelles ou des tombeurs de femmes invétérés.

Afin d'éviter sa grande faiblesse envers le mauvais type d'homme, elle tenterait de demeurer célibataire pour le reste de ses jours. L'autre sujet d'importance dont elle a fait mention a été sa fin prochaine.

Toutefois, c'est d'abord du décès de sa mère le 15 mai 1990 dont elle m'a parlé. C'était survenu deux jours après la Fête des Mères, mais en peu de temps, elle commença à dire que c'était arrivé le jour de la Fête des Mères, pour finir éventuellement par le croire elle-même, confondant même les deux dates dans diverses ébauches de *Parrot Fever*. On ne peut quand même pas remettre en question ce qui fut l'événement le plus mémorable de sa vie, hormis le décès de son propre père, Jack Kerouac. Sa mère avait été pour elle sa seule véritable amie, sa confidente et l'unique personne toujours en mesure de lui offrir chez-soi, subsistance et soins affectueux, peu importe quand elle en manifestait le besoin. Au décès de Joan, Jan s'est retrouvée orpheline dans son sens le plus profond. Elle parlait alors de la manière dont sa mère avait toujours été trop fière et indépendante pour accepter l'aide des autres, ajoutant qu'elle avait même refusé de se rendre à l'hôpital jusqu'au moment où elle dut y être conduite quelques jours avant son décès. Jan a alors pressenti qu'elle aussi aurait bientôt besoin d'aide. Bien que ce ne soit pas son genre, Jan a déclaré qu'elle l'accepterait avec beaucoup plus de sérénité et de gratitude que sa mère.

Jan m'a révélé que la seule chose qui pourrait lui sauver la vie était une transplantation rénale, mais elle doutait y être admissible en raison de la maladie sanguine dont elle avait hérité de son père. (Dans son cas, le sang ne coagulait pas correctement.)

Elle avait aussi beaucoup lu et entendu de choses au sujet de l'angoisse générée par la préparation ainsi que les soins post-opératoires qu'impose une greffe rénale et affirmait voir d'un très mauvais œil l'idée de s'engager dans une telle épreuve. En contre-partie, elle avait fait la paix avec sa durée de vie abrégée et désirait réaliser un travail ayant la plus grande envergure possible dans le peu



Juillet 1994 — Jan Kerouac à l'hôtel Quatre saisons de San Francisco
Photographie : Gerald Nicosia

de temps qui lui était encore dévolu. En tout premier lieu, elle affirmait vouloir terminer son troisième roman

Toutefois, elle admettait déjà que les probabilités jouaient contre elle. Elle bénéficiait de revenus suffisants grâce aux redevances sur les œuvres de son père, maintenant que la famille Sampas avait légalement été contrainte de les lui verser, mais sa défaillance rénale avait un impact négatif sur pratiquement tous les aspects de sa vie, ce qui incluait diverses fonctions vitales. Son acuité visuelle se détériorait sévèrement, ses doigts devenaient pratiquement insensibles, ses réserves d'énergie étaient très basses en raison de périodes de sommeil continuellement interrompues pour effectuer les dialyses, elle avait des trous de mémoire et même son sens d'équilibre était affecté. « Je titube comme un ivrogne et je ne prends même pas un coup » disait-elle en rigolant, car elle affichait un très bon sens de l'humour face à toute cette misère. En conséquence, elle ne pouvait plus conduire et demeurait à la maison la plupart du temps, commandant ses repas par téléphone et « zappant » d'un canal télé à l'autre toute la nuit jusqu'à l'heure de sa dialyse matinale. Et de dire : « Je vis comme un moine » sur un ton de tristesse et de solitude. Pour elle, compléter son troisième roman était la seule chose vers laquelle elle

pouvait s'orienter.

Elle le titrait soit *Parrot Fever*, soit *Fired From Paradise*, pas encore certaine du titre qu'elle préférait. De toute évidence, elle était aussi tourmentée par la manière d'aborder le sujet. Elle voulait qu'il demeure à la troisième personne — sauf pour l'interposition des échanges de lettres des protagonistes, conjuguées à la première personne — pour atteindre enfin ce niveau d'objectivité tant recherché dans son œuvre de fiction, lacune pour laquelle on l'avait longtemps critiquée. Mais les « incarnations » se sont avérées beaucoup trop hors de sa portée. À la place, elle s'en est tenue à se partager en deux personnages principaux, les demi-sœurs Claire et Maxine, et tout en permettant que sa personnalité soit explorée et analysée à travers l'interaction des deux. Son gros problème en tant qu'auteur, était de décider entre laisser le livre devenir simplement une suite des deux ouvrages précédents — le troisième et tome de clôture d'une trilogie — ou encore, lâcher la bride de son imagination, laissant l'écriture se diriger dans une direction totalement différente, permettant que le livre en arrive à des conséquences et des conclusions qui ne se seraient actuellement pas produites dans sa vie — du moins pas encore à ce moment-là. Pour une chose, elle désirait que la plus autodes-





Avril 1995 — Jan Kerouac avec l'artiste Alton Helley lors d'une séance de signature à la maison de Gerald Nicosia à Corte Madera, Californie, USA

tructrice des deux, Maxine, meure ou disparaît juste avant la fin. Mais c'était apparent qu'elle avait de la difficulté à bien distinguer les deux sœurs, à la fois dans l'écriture et dans sa tête — résultat je crois de cette puissante attraction autobiographique qui s'emparait de Jan dès qu'elle s'asseyait pour écrire. Il lui arrivait même de se tromper avec le nom de famille de Claire — des fois dans le manuscrit elle est Claire Haggerty et des fois elle est Claire Luna, prenant le nom de famille du personnage masculin principal du roman, Jacob Luna. À plusieurs moments dans le cours de l'écriture du livre, Jan m'a fait la confidence que son instinct voulait qu'elle fasse de Jacob le personnage principal. Quand elle me disait cela, je me rappelais toujours comment elle m'avait déjà dit que la plupart de ses incarnations antérieures étaient comme homme — que son âme était celle d'un mâle.

Fait intéressant, Jan a dit qu'une des choses qui l'avaient motivée à reprendre l'écriture du livre après sa défaillance rénale, était d'avoir vu à la télé un documentaire sur le scripteur Waldo Salt et ensuite, le même jour, revu à la télé *Midnight Cowboy*, un film de *Waldo Salt*, l'un de ses films préférés. Elle a avoué que la scène où le personnage de Ratso — joué par Dustin

Hoffman — décède avant qu'il puisse enfin atteindre la Californie, l'a alors émue plus que toutes les fois d'avant. À un certain point de son roman, Jan cite certains extraits du dialogue de Ratso. Mais, ce qui l'avait le plus étonnée était d'apprendre que Salt avait passé des dizaines d'années à tenter de percer comme scripteur — écrivant des films médiocres tels que *Taras Bulba* — avant de signer des chefs-d'œuvre tels que *Midnight Cowboy* et *Coming Home* pour lequel il a remporté un Oscar. Jan ressentait que si Waldo Salt pouvait faire une telle percée après des années d'efforts pour maîtriser son art, peut-être qu'elle pourrait en faire autant avec *Parrot Fever*.

Presque toutes les fois où nous nous parlions au téléphone, ses progrès et ses problèmes avec *Parrot Fever* occupaient une partie de la discussion et nous correspondions aussi beaucoup au sujet du livre. Vers l'été 1992, Jan avait déjà fait circuler sous forme d'échantillons quelques chapitres à plusieurs maisons d'édition, mais toutes avaient rejeté son travail. Elle était découragée et ressentait que si on lui proposait un contrat pour le livre, sans même faire mention d'une avance monétaire, ça aiderait à l'inspirer à le terminer — une tâche qui devenait de plus en plus difficile à mesure que

passait le temps, qu'elle devenait de plus en plus faible physiquement et que sa mémoire l'abandonnait. Pour lui venir en aide, je me suis entendu en octobre 1992 pour devenir son agent littéraire pour ce livre. Je l'ai fait parvenir à des douzaines d'éditeurs — incluant Viking Penguin, maintenant le principal éditeur des œuvres de son père —, mais encore une fois ce fut un rejet universel. J'aurais été moi-même découragé si je ne m'étais rappelé les deux années que j'avais consacrées à soumettre *Baby Driver* à toutes les maisons d'édition auxquelles je pouvais penser et le voir lui aussi invariablement rejeté, jusqu'à l'heureux amalgame d'un véritable agent littéraire en la personne de Joyce Cole et de l'éditrice de St. Martin's Press, Barbara Anderson, qui a permis que le livre devienne une réalité. Bien sûr, *Parrot Fever* est dépourvu du genre de passages sexuels émoustillants qui ont aidé à faire un succès commercial de *Baby Driver*, le genre de scènes — tel que parodie Jan dans le nouveau roman — que les lecteurs avaient pris l'habitude d'espérer de sa part de manière à obtenir leurs petites jouissances perverses d'une distance sécuritaire, sous le prétexte de vouloir admirer sa vie « courageuse ».

En 1994, Jan a intenté contre la famille Sampas une poursuite au civil dont l'objectif était de récupérer et préserver les archives littéraires de son père, procès qui a consommé ses deux dernières années de vie. Ses déboursés pour soins médicaux et frais juridiques s'amplifiaient rapidement et ses redevances que les Sampas souhaitaient réduire ne pouvaient plus subvenir à tous ses besoins. Au printemps de cette année, afin de combler le manque à gagner, Jan a convenu de permettre à l'imprimeur Norman Davis, l'impression d'un livre de colportage (chapbook) constitué d'extraits de *Parrot Fever*. J'ai consenti à écrire l'introduction et pour m'y préparer, j'ai eu plusieurs discussions avec Jan quant à ses intentions à l'égard du livre. J'ai alors appris que pour *Parrot Fever*, Jan avait en tête une structure très définie et élaborée, ainsi que vouloir les deux sœurs comme deux personnages bien décrits et distincts, dont l'interaction permettrait de résoudre à la fois l'intri-

gue et le principal mystère du livre — qui est : « *Pourquoi donc en ce bas monde les gens intelligents et doués s'autodétruisent-ils ?* »

Le lecteur doit comprendre que Jan avait débuté ce livre — du moins la vraie rédaction page par page, qu'elle avait débutée vers 1988 — sur les prémisses d'une vie ruinée. À ce moment sa santé avait déjà commencé à se détériorer, bien que de toute évidence elle n'eut alors aucune idée de la catastrophe qu'allait entraîner cette déficience rénale. Je me souviens de son arrivée à Lowell en juin 1988 pour la dédicace du monument commémoratif de son père ; ses jambes étaient enflées en raison du trajet en autobus et elle avait d'autres problèmes de santé qu'à l'époque elle croyait être causés par le lupus, maladie dont sa mère aurait aussi possiblement souffert. Trois ans plus tôt, elle avait rompu avec son dernier amoureux sérieux, Michael, de Boulder, et ne croyait plus pouvoir trouver un partenaire de vie — tel qu'elle l'a très clairement exprimé à Brad Parker, historien littéraire de Lowell.

Lorsque nous avons discuté du livre en 1994, Jan m'a dit qu'elle espérait qu'un point de vue à la troisième personne et un duo d'héroïne lui permettraient de se projeter assez loin hors d'elle-même pour pouvoir finalement analyser comment elle en était parvenue à un tel dégât et lui présenter une perspective utile de sa vie, ce qui pourrait lui procurer une certaine tranquillité d'esprit ou peut-être même un espoir concret pour son avenir. Elle voyait son existence alterner entre deux puissants pôles d'attraction — d'une part, son désir désespéré de préserver la joie, l'enjouement et l'innocence de l'enfance et d'autre part, son incompetence à rencontrer les exigences sérieuses du monde adulte, ce qui l'entraînait dans des situations aussi tragiques que complexes pour lesquelles elle était très mal prémunie. Aussi succinctement qu'il est possible de l'exprimer, le sujet central du livre est : *quand l'enfantillage cesse-t-il pour que s'amorce l'autodestruction ?* Jan croyait que l'absence de l'image du père avait joué un rôle énorme dans son

incapacité à résoudre ce dilemme, ce que la majorité des gens parviennent à résoudre avec beaucoup moins de peines et de souffrances au moment où ils s'engagent dans la portion mature de leur vie. Mais elle désirait que *Parrot Fever* aille au-delà du *rabâchage simpliste au sujet de l'absence de papa* qui avait caractérisé les deux livres antérieurs. Elle voulait que celui-ci — son chef-d'œuvre, souhaitait-elle — devienne une allégorie de l'âme écorchée de chaque homme et chaque femme, sinon de l'âme écorchée de la planète toute entière — et une allégorie, ce qui est encore plus important, sur comment cette écorchure peut être finalement soignée. Dans ce but, l'amour et le souci de l'une pour l'autre de ces deux filles sans père devaient jouer un rôle clef de toute l'intrigue. Une des scènes cruciales et qui ne fut jamais écrite, est celle où Claire, la cadette, « l'émotive » (comme l'appelait Jan), se rend à Hawaï vers la fin du livre, à la recherche de sa sœur Maxine portée disparue et possiblement morte. En bout de ligne, l'aînée, auteur à succès qui avait prétendument réussi sa vie s'effondrerait de façon encore bien pire que Claire, « gaffeuse de la famille » et « rêveuse profondément dérangée » — ce sont là les termes utilisés par Jan pour me la décrire. Cette inversion de leurs personnages habituels se voulait une référence relative à la capacité propre à l'être humain de croître autant dans les bonnes que dans les mauvaises orientations. Mais elle souhaitait présenter l'amour comme étant la colle qui permet de retenir encore ensemble les morceaux d'une vie humaine qui menace de s'écrouler. Une des images principales — qui elle non plus n'a pas trouvé place dans le manuscrit, du moins la partie que nous détenons [et une partie considérable en a été perdue lors du déménagement de Jan à Key West en 1993] — était l'affiche du film *Ben Hur*. Jan m'a confié que lorsque toute jeune, elle avait l'habitude de demeurer fascinée face à cette affiche et qu'elle adorait la manière dont BEN HUR était imprimé en grosses lettres rocailleuses qui tombaient en ruines. Mais Maxine, en

gardant son esprit bien fixé sur les lettres en ruines et s'imaginant qu'elle écrirait un livre qui deviendrait aussi un tel chef-d'œuvre épique, parvient à remettre en ordre sa vie, du moins dans les mots qu'elle écrit sur les pages — beaucoup dans le même sens que Jan tentait de le faire avec *Parrot Fever*. Alors, la vision artistique servirait-elle aussi comme d'une autre sorte de colle pour existence humaine, combinant son effet à celui de l'amour ?

J'étais ébahi par l'ambition projetée dans la vision de Jan et c'est une tragédie majeure — à la fois pour elle, personnellement, tout autant que pour nous, ses amis et lecteurs — qu'elle n'eut survécu pour le réaliser. Ce dont nous disposons — avarié par des chapitres tronqués, des chapitres manquants, des vides où le texte a été soit perdu ou jamais écrit — est de beaucoup diminué dans son ampleur, mais comme le squelette de pierre du *Wolf House* de Jack London après sa destruction par le feu, il en demeure une pièce architecturale remarquable. Même dans ce qui ne sont que des lambeaux de *Parrot Fever*, vous pouvez entendre ce qui se destinait à devenir la *Sonate à la lune* de Jan — tristesse, passion et sombres augures, tous confondus dans un ensemble.

La promiscuité sexuelle est toujours présente, à un niveau évident, mais maintenant les nuances sont beaucoup plus sombres que dans *Baby Driver* ou *Train Song*. Le sexe devient non pas une aventure excitante et un loisir comme dans les deux romans précédents, mais plutôt une cause additionnelle et mortelle de fracture psychologique et sociale. Il y a des références très sombres au sentiment d'abandon et de trahison qu'éprouve chacune des deux sœurs à l'endroit de son ex-mari et en bout de compte, Claire cherche à mettre un terme à sa solitude sans espoir avec un gars... Louie... dont elle sait d'emblée qu'il n'est rien d'autre qu'un abuseur et une chiffie. N'est-il pas ironique que le premier biographe de Jan — qu'elle a répudié avant que son livre soit publié — recherchait à mettre l'emphasis sur sa vie sexuelle débridée de « playgirl »,



comme étant en sorte l'essence de son caractère, alors que Jan elle-même était bien au-delà de ça, à la fois dans sa vie privée et dans son écriture.

Tout comme dans la plus grande littérature anglaise, référant particulièrement à Shakespeare, *Parrot Fever* débute avec quelque chose qui est sur le point de tourner profondément mal et... l'acceptation de l'ordre des choses. Ceci bien sûr était le fondement de la vie de Jan : Une merveilleuse petite fille est née d'une mère et d'un père, sauf que le mari (et maintenant papa) n'est plus dans les parages, étant dans les faits en fuite au pas de course aussi loin qu'il le peut de la famille qu'il vient de constituer, laissant mère et enfant se débrouiller par eux-mêmes avec les conséquences cataclysmiques de cette rupture. Jan lance son récit avec Maxine LaCrosse aux prises avec une inondation dans le Maine où elle s'est rendue célébrer l'œuvre de son illustre père écrivain. Il est à noter que Jack Kerouac a lui-même fait appel aux images d'une inondation dans *Dr Sax* pour évoquer un monde jeté hors de contrôle, au moment où le jeune Jackie Duloz atteint sa puberté — bien que Jan, pour ce que j'en sais, n'a jamais volontairement recherché à imiter les œuvres de son père. Au tout début du livre de Jan, l'inondation et le brouillard perturbent les gens, les menant *doucement, silencieusement à la folie* et il y a un indice à l'effet que des êtres humains en seraient rendus sur le point de commencer à s'entre-tuer.

Cette atmosphère d'apocalypse imprègne le roman et il y a abondance de références à la fin de l'humanité. En fait, elle avait l'intention — avec ces jeux de mots bien particuliers à l'humour de Jan — d'intituler le chapitre final où Claire part à la recherche de sa sœur disparue, Maxine, « Apocalypso ». Il est clair qu'au moment d'écrire tout cela Jan s'approchait de l'ultime échéance de sa propre existence et une bonne part de ce à quoi elle travaillait consistait à tenter de discerner sa propre vie dans la grande continuité de l'humanité — et de fusionner les deux. Ce faisant, elle y trouve pour elle-même une grande

consolation. Elle avait été privée d'une vie familiale unie, mais comme elle l'énonce dans « Hedda's Garden » (une sorte de version perverse du paradis terrestre), elle était parvenue à ce que « *le vieux rêve qu'elle chérissait se réalise, celui que le monde entier soit son foyer (being at the earth's hearth)* » — ayant en sorte reconstitué et rejoint la grande famille de l'humanité.

Par bonheur, Jan a complété les plus importants chapitres du livre : *Chernobyl Swan* et *Trainsong Park* — les deux se classant, je crois, parmi les meilleurs ouvrages courts de fiction écrits par n'importe quel écrivain américain de la dernière décennie du vingtième siècle. Partout dans le livre Jan avait étayé cette idée naïve et pleine de jeunesse qu'elle pouvait éviter de devenir un des éléments malsains de ce monde en se limitant à observer l'humanité à travers les yeux d'un enfant, — comme n'importe lequel de ces voyageurs du métro qui, la tête plongée dans son journal, allant ou revenant du travail à la maison, lit au sujet d'un désastre nucléaire dans le fin fond de la Russie. Mais dans *Chernobyl Swan*, Claire découvre que le témoin ne peut éviter de devenir lui-même un rouage de la machine diabolique. Elle brise un œuf de cygne espérant y découvrir comme elle s'y attend, un embryon mort — tué par un violent orage, probablement radioactif en raison des retombées de l'accident nucléaire survenu à la centrale de Chernobyl. Mais l'embryon était toujours bien vivant et, son geste posé pour confirmer ses appréhensions, a fait que c'est elle-même qui l'a tué. « *Bien qu'elle se sente coupable d'avoir commis un crime terrible en brisant l'œuf, elle se rassure par sa conviction que de toute manière, il était dû pour mourir.* » En quelque sorte, Jan résume sa vie entière par cette unique et brillante évocation. Si elle n'avait jamais rien produit de son existence traumatisée, Jan serait inéluctablement décédée. Mais en cherchant à mener une vie remplie, aventureuse et créative, elle a ironiquement précipité son propre décès.

Incidentement, le chapitre *Chernobyl Swan* contient, à mon avis, quelques-uns des passages les plus évocateurs sur la ville de New York qu'ait écrit n'importe quel écrivain américain — une réalisation qui, à elle seule pourrait qualifier Jan Kerouac au titre d'écrivain remarquable.

Trainsong Park relate en fait la mort de la mère de Jan, Joan Haverty, en 1990. Ça se compare en force et en intensité à la grande scène de son second roman *Trainsong*, où elle médite sur le décès de son père alors qu'elle est à la résidence d'Allen Ginsberg à Boulder, Colorado, le 21 octobre 1982. Dans *Trainsong Park*, Jan tente d'observer la mort face à face pour y voir ce que ça signifie vraiment. Sa mère est prétendument partie ou « est-elle partie ? » se demande Jan. Les souvenirs de sa mère dominant la conscience de Jan et pour elle, sa mère est toujours intensément vivante. Mais la grosse chose qui lui manque est la voix bien particulière de Joan. Pour Jan, la mort, c'est le *Grand Silence*. Les enfants de Joan peuvent maintenant gambader partout dans sa maison, ouvrir les tiroirs interdits sans craindre de se faire crier de cesser et ça les fait se sentir tout à coup comme de petits moutons craintifs, comme s'ils avaient commis une grosse faute en usurpant ce qui aurait été son droit à elle de contrôler sa propre maison. Joan avait été une femme immensément forte, de toute évidence capable de surmonter toutes les formes de l'adversité humaine, mais en un sens, elle avait failli dans la tâche de surmonter le pire des problèmes humains : la mort. « Tu ne peux pas faire erreur comme ça et échouer bêtement », de se plaindre Jan à sa mère toujours bien présente dans sa tête. Face à la futilité des efforts des enfants pour faire œuvre utile de ce qu'elle leur a laissé — même l'Armée du Salut refuse ses meubles délabrés — Jan fait un commentaire émouvant sur notre dénuement à tous face à cette destructrice, cette « haillonneuse », cette faucheuse.

Lors de cet été excessivement chaud de 1995, Jan est déménagée à San Anselmo, Californie, à quelques mil-

les de chez moi. Pendant tout l'été, elle a eu une contusion noirâtre et bleuâtre de la grandeur d'un cinq sous sur le dessus du pied droit, ce qui lui faisait extrêmement mal et lui rendait impossible de marcher plus de quelques verges sans devoir s'arrêter pour réduire la douleur. Inutile d'ajouter qu'elle n'a fait aucun voyage cet été-là et même l'idée de prendre le bus était devenue impensable. Alors, je me rendais à sa maison plusieurs fois par semaine et je la conduisais à l'épicerie, à la pharmacie pour des bandages et des onguents, à la buanderie et habituellement à la fin de ses courses, à un café ou un restaurant pour relaxer une heure ou un peu plus — avant qu'elle ne retourne travailler à son roman dans la chaleur étouffante de sa maison. Cet été-là, ce fut dans cette douzaine de différents cafés et restaurants — tout autant que lors de ces fameux appels tardifs — que j'ai entendu ses dernières ébauches en vue de compléter *Parrot Fever*.

Un des sujets qui me passionnaient le plus était les scènes que Jan élaborait et qui, pour une première fois, allaient explorer en profondeur sa relation avec les hommes. Une telle scène clef se devait d'être une description du numéro de *strip-tease* de Claire dans un minable *topless club* d'Eugene, Oregon, — qui devait évoquer le propre numéro de *strip-tease* de Jan dans un tel endroit, peu de temps avant son départ pour Porto Rico et sa quasi fatale défaillance rénale. Jan m'a confié que la scène constituait une confession de son affection pour le *strip-tease* : « Tu as toute la scène et la musique pour toi et tu en fais ce que tu veux. » précisa-t-elle. Elle avait abordé ça d'une manière créative, inventant toutes sortes de costumes imaginatifs et des séquences de danse, plusieurs faisant appel au tatouage de l'étoile noire sur sa cuisse, cadeau reçu de son premier véritable amour, Paul Ortloff, alors qu'elle avait à peine douze ans. Ce qui donnerait au tableau sa tension et sa clarté serait le contraste entre ce que Claire espérait — c'est à dire une adoration amoureuse de la part des hommes pour qui elle dansait — et ce qu'elle a effectivement récolté : « une bande d'idiots calleux qui voulaient



Mars 1995 — Jan Kerouac en compagnie de Tony Bliss à la Librairie Bancroft (photographie : Gerald Nicosia)

qu'elle se mette à poil au plus vite pour la voir complètement nue. » La scène, selon Jan, serait le paradigme de sa vie : sa quête d'amour trompée à répétition par des hommes qui ne voulaient que voir le torride, rusé symbole sexuel — la *Marilyn Monroe* que Claire tient tellement à devenir dans un des premiers chapitres de *Parrot Fever* — et non pas la fille solitaire que personne n'aime, cachée à l'intérieur. L'image où Jan transposait cette cruelle insensibilité m'a alors tellement plu que j'en ai pris note dans mon carnet : « les hommes [au *strip club*] la regardaient [Jan / Claire] avec des yeux diaboliquement blancs et laiteux sous l'effet du *black light*. » (Éclairage de scène ultraviolet - n.d. t.)

Une autre scène, aussi inspirée par la vie de Jan, était celle où l'une des deux filles — probablement Maxine, dont le personnage demandait à être plus coloré — roule en bus dans Manhattan avec sa mère alors qu'elle a environ deux ans. La petite relève sa jupe pour montrer ses jolies culottes neuves — sachant bien comment elle est elle-même jolie — ce qui embarrasse sa mère à qui les gens sourient pour manifester leur appréciation pour sa jolie petite fille. « Leurs sourires s'adressaient bien à la mère » de dire Jan, « mais la petite croyait bien qu'ils étaient bien destinés. » Et rapidement la fillette développe une

dépendance pour cette sorte de « débordement d'affection » — qui, selon Jan, était la seule équivalence qu'elle pouvait trouver à une affection paternelle inexistante pour elle.

Il devait aussi y avoir des scènes détaillées de la vie de Claire avec Louie, le gigolo Porto Ricain. Claire — à nouveau, selon l'expérience de Jan avec un gars de Porto Rico — devait continuellement se surpasser pour satisfaire les besoins de Louie mais, lorsqu'elle avait à son tour besoin de choses essentielles, chose aussi évidente qu'un transport à l'hôpital quand son corps a commencé à donner des signes d'effondrement, Louie la rabrouait, répondant que c'était trop le déranger. À un certain moment, Claire aurait une vision lumineuse révélant les origines de ce besoin excessif de se montrer aussi servile à l'égard des hommes. Jan désirait remémorer cet épisode authentique de sa vie où elle avait passé une heure en compagnie de son père, chez elle, dans un immeuble à logement, alors qu'elle avait environ dix ans. Elle a déclaré qu'un « éclair de reconnaissance tout bleu » avait illuminé leur regard et qu'elle avait perçu à quel point il avait été peiné par le fait de devoir de détacher d'elle pour la suite de la visite. C'est à ce moment qu'elle a décidé que c'était sa vocation d'empêcher les hommes d'être blessés. C'est cet instant, de prétendre Jan, qui



Avril —1995 Jan Kerouac lève son verre au succès de son projet de sauver les archives de son père en compagnie de son cousin, Paul Blake Jr. et de son épouse, Linda.

a marqué le début de toutes ces années à prendre soin de gars qui n'étaient que de gros bébés, les laissant abuser d'elle et se blâmant sans cesse de leur désenchantement.

La mère de Jan se devait aussi d'y figurer pour être gratifiée de sévères reproches — ce pour la première fois dans ses écrits — bien qu'elle l'eut souvent blâmée lors de conversations privées avec moi et avec d'autres amis intimes. Elle désirait créer une scène où l'une des filles — probablement celle qui exhibait ses petites culottes dans le bus — espérant un câlin et un baiser de sa mère, se voit repoussée froidement. La réalité, de dire Jan, a été que Joan ne l'a presque jamais serrée contre elle entre ses bras alors qu'elle était toute petite, elle ressentait donc qu'une telle absence de marques d'affection physique pouvait lui avoir fait véritablement tort sur le plan émotionnel.

Il m'a semblé que ce qui rendrait *Parrot Fever* aussi radicalement différent des livres précédents de Jan, c'est cette approche sans retenue qui rendrait tout le monde — sa mère, son père, ainsi qu'elle-même, (ou devrait-on dire « ses elles-mêmes » — exposés sans réserve à une analyse critique. En septembre 1995, tout juste avant qu'elle ne retourne à Albuquerque pour la dernière fois, Jan m'a dit vouloir refondre tout le livre selon le point de vue de Jacob. De toute évi-

dence, elle deviendrait bientôt beaucoup trop malade pour même pouvoir entreprendre une révision aussi imposante, mais il y avait bien dans ce projet une pulsion artistique authentique. Elle admettait que de se voir ainsi disséquée en deux demi-sœurs, lui faisait détester beaucoup de choses mises en évidence de sa propre personnalité et de son comportement. Elle trouvait en Jacob un personnage beaucoup plus sympathique et aimable — le genre de personne qu'elle aurait désiré être. Beaucoup de son inspiration pour le chapitre *Jacob* reposait sur sa relation avec son agent, Peter Livingston, décédé plus tard du SIDA. En réalité, disait-elle, il y a eu aussi un côté sordide dans cette relation, puisqu'elle y avait entretenu une liaison amoureuse secrète avec Livingston en dépit du fait qu'il était alors marié.

Je crois que si toutes ses façades protectrices et ses histoires dissimulatrices avaient été révélées — du moins de la manière dont elle m'avait suggéré que ce soit fait dans *Parrot Fever* — Jan aurait vraiment pu produire un très grand roman. Elle m'avait dit que le roman aurait contenu essentiellement deux mantras (ou morales). Un qui se situe dans une scène où l'une des deux demi-sœurs aperçoit une jeune fille sexy et langoureuse, se faufilant joyeusement en mini-jupe dans un quelconque café, inconsciente

de toute la réalité misérable qui l'entoure et la demi-sœur de se dire : « Tu ne perds rien à attendre ma chère, tu vas découvrir ce que *douleur* veut dire. » Ce mantra se voulant une vision de la souffrance universelle dont toute chair est héritière — pour paraphraser Dostoïevski. L'autre mantra serait intégré dans une scène qui, à mon idée, était un trait de génie absolu — une rencontre de Claire et sa mère à l'hôpital du Sacré-Cœur d'Eugène (Oregon) tout juste avant le décès de Joan.

Pour dernières paroles, Joan a murmuré : « Jan, tu sais que ça va bien aller, n'est-ce pas ? » Croyant que sa mère voulait être réconfortée, Jan a répondu : « Oui. » Lors du trépas de sa mère quelques heures plus tard, Jan a été prise d'un grand sentiment de culpabilité pour lui avoir menti. Mais éventuellement, Jan — et ce serait la clef de la scène — finit par y voir ce qu'il en ressortait réellement ; une tentative de Joan pour réconforter Jan. Ce fut toute une révélation pour Jan que de voir une personne à l'article de la mort se préoccuper tellement des besoins d'une autre au point d'en faire sa priorité. Bien que sans pratique religieuse conventionnelle, Jan était définitivement à la recherche d'une forme de vérité religieuse ou spirituelle à l'approche de sa propre mort et cette dernière manifestation d'altruisme de la part de Joan a en sorte constituée pour Jan, une dernière planche de salut — un moment dont elle pourrait se souvenir quand elle serait elle-même en besoin de réconfort, un présent qui ne pourrait jamais lui être enlevé. L'importance de prendre soin des autres allait alors devenir l'autre grande leçon de ce livre.

« Pourquoi voulait-elle donner ce titre de *Parrot Fever* ? » ont demandé certaines personnes. En réalité, Jan adorait les perroquets — tous les oiseaux en fait — et qu'en marge de sa vie réelle de « fleur de macadam » elle avait souvent eu des perroquets comme animal de compagnie. Mais au-delà de tout ça, je crois qu'elle ne pouvait trouver meilleur symbole que le perroquet pour imager le message essentiel de son livre. C'est une créature bienveillante, aimant les hu-

mais, amusante et enfantine — mais c'est aussi le porteur d'une maladie potentiellement fatale. Ce paradoxe est au cœur de cette double perception qui caractérise le livre. Ce petit perroquet vert, agile, curieux et fuyant symbolise Jan elle-même — ou du moins une partie significative de son caractère — et la maladie qu'elle tente d'éviter... la mort. Elle tente de l'éviter en devenant l'observatrice experte, son chroniqueur, mais en bout de compte c'est insuffisant pour la sauver de l'universelle et fatale contamination. Malgré tout, elle parvient à accepter le comportement dérangeant du perroquet et même son appétit de destruction — elle apprend à tolérer ses intrusions importunes et même apaiser ses humeurs rageuses avec ses propres chansons d'amour — tout comme Jacob parvient à se faire un ami de Mackie et à jouer pour elle au piano des ouvrages classiques tel que *Les Oiseaux Tristes*.

Voilà donc ce que je pense de *Parrot Fever* — comme étant la dernière chanson d'amour de Jan offerte à sa propre vie tourmentée.

Achévé de traduire par J.A. Michel Bornais et révisé par Yolande Genest, à Québec, le 22 mai 2006.



Photographie : Gerald Nicosia

Avril 1995 — Jan Kerouac et son cousin, Paul Blake Jr. chez Gerald Nicosia



Paul Blake Jr et Gerald Nicosia sur la rue Jack Kerouac à San Francisco, Californie, USA
(Collection Gerald Nicosia)



Ma rencontre avec Jan Kerouac, le début d'une expérience unique

par Jacques Kirouac

1^{ère} partie

Version française d'un texte anglais qui devait être publié dans « Parrot Fever » troisième roman de Jan Kerouac. Considérant que la succession de Jack Kerouac fait toujours problème et ne semble pas être en voie d'un règlement légal à court terme, l'éditeur préfère en retenir l'impression jusqu'au moment d'un jugement final. C'est donc hors contexte que cet écrit est reproduit dans « Le Trésor »

Tôt à l'automne 1988, j'apprends que Jan Kirouac, la fille unique de l'écrivain franco-américain Jack Kerouac, doit venir à Québec et que je pourrais la rencontrer. À ce moment-là, elle m'était complètement inconnue. Aussi, j'ai commencé à lire *Baby Driver*, son roman autobiographique, pour en savoir davantage. J'avoue qu'à la fin de la lecture du volume, je m'étais fait une opinion plutôt négative à son sujet et je me dis à moi-même : quelle sorte de fille vais-je rencontrer durant le « cocktail » donné en son honneur au *Secrétariat permanent des peuples francophones* situé à la basse ville dans le Vieux-Québec?

Dans ce temps-là, j'étais président de l'Association des Familles Kirouac et si je portais beaucoup d'intérêt à Jack Kerouac comme écrivain, je n'avais aucun intérêt particulier pour sa fille et même pour ses volumes, le deuxième étant *Trainsong*. Quand je la vis pour la première fois, elle était assez loin de moi, circulant autour de quelques personnes. J'ai pu voir qu'elle affichait un joli sourire et qu'elle était bien habillée, portant une jupe et un gilet foncé. Après quelques minutes, je l'ai rencontrée et je fus immédiatement frappé par ses yeux bleus qui étaient si brillants qu'ils ressemblaient à du cristal. Elle était calme et paraissait sereine. Me serrant la main, elle me dit quelques mots dans un anglais très compréhensible, parce qu'elle parlait lentement en articulant complètement ses mots. Mon appréhension négative s'évanouit complètement, mais le meilleur devait encore survenir.

En effet, je l'invitai pour un repas avec les membres du conseil d'administration de notre Association de familles.



Jacques Kirouac

Photographie : Marie Kirouac

Ainsi, le jour suivant, je fus à ses côtés pour au moins deux heures. Durant tout ce temps, elle se révéla comme un livre ouvert, me racontant plusieurs moments de sa vie, mais insistant davantage sur les deux seules rencontres qu'elle eût avec son père. Elle regrettait de n'avoir aucun souvenir de lui, sauf le bouchon d'une bouteille de boisson venant de sa première rencontre avec lui.

Elle ne mangea pas beaucoup et ne prit aucune goutte de vin, me disant qu'elle avait abandonné la boisson. Elle rajouta qu'elle vivait comme un moine dans son appartement à Kingston, New York. Durant ce repas, elle fit quelques croquis et dessina une auto sur le napperon blanc qui était disposé sur la nappe. Elle fit tout cela avec beaucoup de simplicité, souriant tout le temps, mais ne riant presque jamais. Elle affichait plutôt une certaine réserve, n'élevant la voix à aucun moment. Ainsi, à la fin de notre

repas, j'avais un point de vue complètement différent de sa vie et d'elle-même. Après deux heures de conversation, elle me dit qu'elle se sentait fatiguée, mais avant de quitter le groupe, elle fit un petit discours. Elle nous dit qu'elle était heureuse de trouver une nouvelle famille avec notre Association dont elle devint une membre régulière. À la fin de cette première rencontre, j'étais impressionné par sa grande simplicité. Elle se montra sans prétention et j'éprouvai pour elle beaucoup de sympathie. Selon moi, elle n'était pas responsable de la pauvre enfance qu'elle eût à cause de l'absence de son père.

Quelques mois après notre première rencontre, elle envoya un court article pour notre revue, faisant la narration de son voyage à Québec. En voici quelques extraits en traduction libre. « Lorsque nous sommes sortis de l'automobile, la toute première chose que je vis fut l'apparition du Château Frontenac. Je n'en savais rien jusque-là, mais les sombres et mystérieuses tourelles semblaient me transmettre son nom dans ma tête. Alors, nous marchons péniblement le long de la rue où je fus surprise de voir une plaque en bronze rivée sur un édifice en pierre où était gravé, juste à la hauteur des yeux : « L'Association des Familles Kirouac » ⁽¹⁾. Soudainement, je me rappelai comment j'avais l'habitude de parcourir l'énorme

annuaire téléphonique de Manhattan lorsque j'étais enfant à New York, cherchant en vain mon nom et finalement pour en venir à la déplorable conclusion que j'étais une sorte de phénomène. Alors pas ici, je n'en suis pas hé ! C'est mon genre de ville. À l'étage, dans une salle immense, je rencontre un grand nombre de personnes toutes très chaleureuses et sympathiques (sic) ² Et au milieu d'eux tous, il y avait deux yeux bleus qui me visaient comme un faisceau de guidage... mon cousin Jacques Kirouac, le président de L'Association. Dès que je l'ai rencontré et pris sa main, j'ai instantanément ressenti un attachement beaucoup plus proche qu'avec ma grand-mère ou mon oncle ! En plongeant mon regard dans les yeux de Jacques, j'avais l'impression de me regarder dans un miroir. »

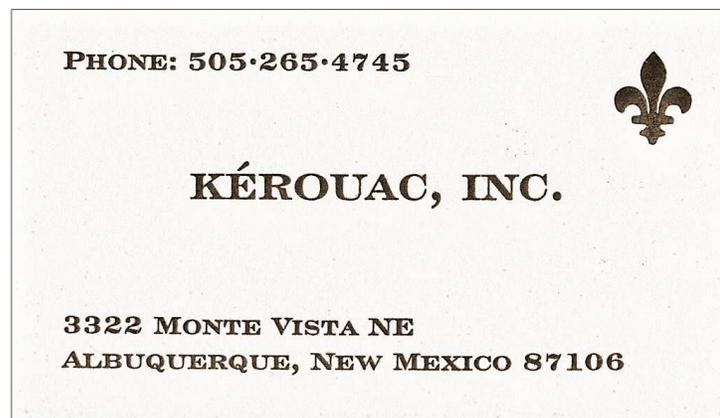
Comme on peut le voir, dès ce moment, nous fûmes bien dis-

posés l'un envers l'autre de sorte que des liens d'amitié s'établirent. Bien que notre « cousinage » remontait assez loin dans notre arbre généalogique, je devins le Kirouac le plus proche de Jan et quelques années plus tard, elle me dit que je représentais une sorte d'oncle pour elle-même.

Quelques mois plus tard, en mars 1989, je suis arrêté à son logement à Kingston, N.Y. en route pour la Floride avec mon épouse. Jan vivait dans la partie historique de la ville. De gros arbres recouvraient les maisons de pierres assez cossues, mais son appartement se situait dans une vieille maison qui aurait eu besoin de rénovation. Elle nous attendait sous la véranda pour que nous puissions la trouver facilement. Une fois à l'intérieur,

1) Ici, Jan commet une méprise. En fait, il était écrit : « Club Jack Kerouac ».

(2) En français dans le texte.



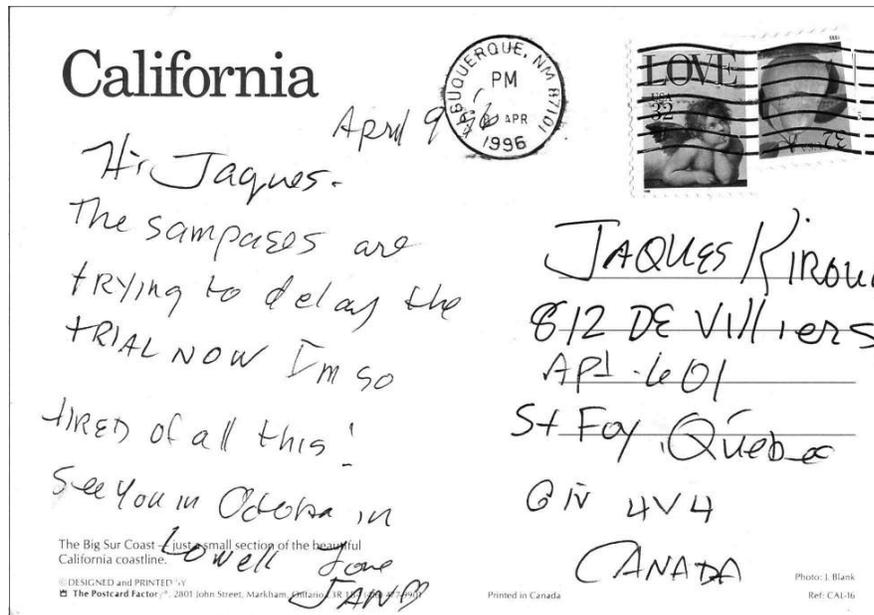
Carte d'affaire de Jan Kerouac



je fus surpris de voir le peu d'a-meublements. Elle s'empressa de me dire que tout ce que je voyais ne lui appartenait pas. Elle était réellement pauvre, possédant seulement le matelas directement posé sur le plancher au milieu d'une chambre vide. J'ai pu voir en observant la dactylo empruntée qu'elle travaillait sur un projet de volume qui prendrait plus tard le nom de « Parrot Fever », mais qu'elle avait alors intitulé « Fired from Paradise ». Avec beaucoup de naturel, elle me dit alors que ses livres constituaient ses enfants. Avec un regard triste, elle jeta un coup d'œil sur une pile de livres posés directement sur le plancher. Elle me dit que ces volumes (une bonne dizaine) avaient été écrits par son père, mais qu'elle ne les avait pas tous lus. Cela me surprit un peu, mais je n'osai pas lui demander pourquoi.

Dans une autre pièce, je fus étonné de voir le drapeau du Québec suspendu à un mur. Quelques années plus tard, elle me dit qu'elle appuyait la souveraineté du Québec. Je ne croyais pas qu'elle portait attention à cette question, mais à la longue, je me suis aperçu qu'elle s'intéressait beaucoup à ses racines.

Presque à la fin de notre rencontre, elle m'amena dans une petite chambre où il n'y avait pratiquement rien, sauf quelques



Carte postale de Jan Kerouac du 9 avril 1996 adressée à Jacques Kirouac



Le perroquet était un des animaux préférés de Jan Kerouac; on en voit quelques uns qui figurent sur une carte postale adressée à Jacques Kirouac par Jan le 1er mars 1996.

boîtes et des papiers dispersés sur le plancher. Dans ce fouillis, elle chercha des photos et m'en donna une merveilleuse où on la voit dans une chaloupe sur la côte ouest de la Californie aux États-Unis ⁽³⁾. De plus, bien qu'elle n'avait pratiquement rien, elle me donna tout un pain qu'elle avait cuit elle-même. C'était trop pour moi, sachant qu'elle avait peu de nourriture. Aussi j'en pris seulement la moitié, mais je fus réellement impressionné par ce cadeau, cela me démontrait comment il était important pour Jan de partager avec les autres. Je la quittai avec la promesse de la revoir plus tard en Floride où elle devait aller à Sarasota. Mais lorsqu'elle y fut, je n'ai pu la rencontrer au terminus d'autobus Greyhound tel que convenu. Un jeune homme vint plutôt m'informer qu'elle avait quitté le matin même son lieu de séjour sans savoir où la retrouver. Ce n'est que le lendemain au retour à mon motel plus au nord que le contact fut rétabli par une conversation téléphonique. Cela constituait notre premier rendez-vous manqué !

Je compris plus tard qu'elle était comme un oiseau volant d'un arbre à l'autre. Il n'était pas facile de la rattraper. Il en fut de même lors de notre retour au Québec en passant par Kingston. Le même événement se reproduisit l'été suivant lorsqu'elle voulut revenir à Québec afin de poursui-

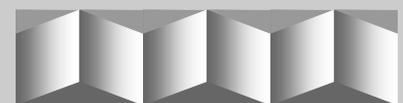
vre sa visite près de Rivière-du-Loup, en fait à Saint-Hubert, le pays de son grand-père paternel. Faire des projets avec elle n'était pas chose facile, l'impulsion du moment ne pouvant pas être prise pour acquis définitif. Mais nous sommes restés en contact surtout par ses cartes postales. J'étais étonné par les choix qu'elle faisait : sujets amusants, très colorés, textes très courts avec dessins, timbres se recouvrant, encre rouge, etc. En conséquence, elle m'apparut être un peu originale pour ne pas dire excentrique ; mais j'étais toujours heureux de les lire parce que je pouvais alors percevoir son humeur du moment.

Ensuite, après cette période de temps, elle m'écrivit qu'elle retournait en Oregon à Eugene pour prendre soin de sa mère, en phase terminale d'un cancer. Par la suite, j'ai perdu sa trace pendant un certain temps, ne sachant même pas qu'elle avait été à Porto Rico où elle a failli mourir à la suite d'une défaillance rénale. Aussi, je fus très content de l'entendre à nouveau au téléphone depuis son nouveau lieu de résidence à Albuquerque N.M. Naturellement, nous avons parlé de sa maladie, mais nous avons maintenant un nouveau sujet de conversation : la famille

Sampas ! Elle soutenait que la signature de sa grand-mère Gabrielle sur son testament était un faux et qu'elle voulait poursuivre les Sampas. Mais étant malade, elle comptait sur son ami Gerry Nicosia et voulait que notre Association de famille lui donne un support moral. Quelque temps plus tard, elle me téléphona de nouveau, me demandant de la rencontrer à New York pour l'aider dans son procès contre la famille Sampas. J'avais été peu disposé à y aller, n'étant pas convaincu de ce que je pouvais faire pour l'aider, mais après avoir reçu un appel téléphonique de Gerry Nicosia, j'ai changé d'idée et je suis allé à New York au début de juin 1995. Ça serait la troisième fois que je verrais Jan, mais aussi la dernière.

((3) C'est cette photo qu'avait choisie l'éditeur pour en faire la page couverture de « Parrot Fever » et qui figure en page couverture du présent numéro du Trésor des Kirouac.

**Suite et fin au prochain
numéro en septembre**



En mémoire de Jan Michele Kerouac

16 février 1952 – 5 juin 1996

par Deborah Lash Bower

Ayant été en premier lieu une belle-sœur avant d'être une âme-sœur ⁽¹⁾ de Jan Kerouac pendant plus de trente ans, c'est un privilège pour moi d'exprimer mes réflexions personnelles sur sa vie, à l'occasion de l'anniversaire de son décès. Je suis demeurée particulièrement silencieuse durant les dix années qui suivirent son décès. J'ai été profondément éprouvée et je n'ai pas daigné me joindre à la cohorte des écrivains qui, captivés par les antécédents familiaux de Jan qui en faisaient la fille unique d'une icône de la littérature américaine, lui ont tracé le portrait de la créative, mais mauvaise fille Kirouac qui a dérapé de la route pour s'enliser dans l'héroïne, la prostitution et les temps durs. À la place, pour ma famille et moi, Jan était beaucoup plus que la substance de cette « fiction autobiographique » qu'elle décrivait dans ses livres. Elle faisait partie du tissu familial de nos vies, une partie dont les fils se tissèrent encore beaucoup plus serrés vers la fin de sa vie.

Janet Michele Kerouac est née à Albany (New York) le 16 février 1952. Elle était la fille

(1) « a sister-in-law and then a sister-out-law » comme Jan se plaisait à dire étant donné qu'elle et John, frère de Deborah, divorcèrent ; le jeu de mot est intraduisible en français (Note du traducteur.)

de Joan Virginia Haverty-Kerouac et Jean-Louis Lebris de Kerouac, mieux connu sous le nom de Jack Kerouac. Jan a été élevé uniquement par sa mère. Elle n'a rencontré son père qu'à deux occasions ; la seconde, alors en route pour le Mexique en compagnie de mon frère, elle s'arrêta pour voir Jack. Avant qu'elle ne le quitte, il lui a dit : « Écris un livre, utilise mon nom si tu le désires. » Elle a ensuite complété deux livres : ***Baby Driver*** et ***Train Song***.

C'est dans une hutte de la jungle mexicaine que Jan a donné le jour à un bébé mort-né : Natasha. Ce fut son unique enfant. Elle et mon frère John inhumèrent Natasha dans le sol de la

forêt pluviale, sous une palme de bananier. Jan subit cette perte, comme toutes les autres pertes... avec résignation. Cela semblait être une sorte de modèle répétitif dans la vie de Jan... l'acceptation, vivre sans préconcevoir, sans se créer d'attentes, avec des espérances infantiles. Ceux de nous qui connaissaient Jan comprenaient à quel point ses projets pouvaient être vagues, comment elle s'attendait à recevoir peu en retour, comment ses anticipations pouvaient être grandes et l'énormité de la confiance qu'elle accordait.

Ce fut plus tard, à l'été de 1969, que j'ai rencontré Jan. Elle et John vivaient à Vichy Springs, en Californie. Ma première impression fut celle



Deborah Lash Bower et Jan Kerouac à Maui, Hawaï en 1987

Collection Deborah Lash Bower

de sa beauté éblouissante. Elle avait seize ans, avec des cheveux couleur de miel qui lui descendaient à la taille. Ses yeux d'un bleu limpide étaient bordés de cils noirs. Son expression était un mélange d'intelligence, d'empressement et de joyeuse bouffonnerie. Elle aimait beaucoup dissenter, tout autant que les langues étrangères. Elle s'exprimait éloquemment sur des sujets qui pouvaient s'étendre de la métaphysique aux recettes de pain. Elle m'a remercié pour la « fève magique » que je lui avais envoyée : « Quand je tiens cette fève dans ma main, j'ai l'impression que je peux soulever des troncs d'arbre avec mon gros orteil. » Cet été-là à Vichy Spring, Jan cuisait du pain, miche après miche. Elle adorait cuisiner et pendant qu'elle pétrissait son pain, elle me régalaient des récits de ses remarquables aventures. Elle m'a raconté cette histoire au sujet de son père qui, arrivé à la maison en pleine nuit, exigeait que la mère de Jan lui cuise un pain d'épices. Joan a refusé.

C'est dans ma cuisine, plusieurs années plus tard, que Jan et moi allions rester debout jusqu'aux petites heures du matin à cuire du pain et des pâtisseries et — en l'honneur de Jack — du pain d'épices. Nous chantions et Jan « rappait » une ode au pain d'épices qu'elle avait écrite pour son père. Nous parlions, nous chantions et nous frappons chaudrons et poêlons. Et alors que Jan élaborait un véritable montage multilingue en français, espagnol, allemand et arabe, je soulignais ses mots à grands coups de chaudrons. Nous étions com-

me des derviches tourneurs envoûtés par une frénésie de boulangerie.

Jan cuisinait comme elle vivait — sans lire une recette. En fait, elle ne lisait jamais plus qu'une couple de paragraphes de n'importe quoi — incluant les livres de son père. Elle n'avait aucune patience pour ce genre de choses. Toutefois, en dépit de cette impatience, elle était férue de littérature, de langues étrangères, de géographie, d'art, de science et de sociologie. Elle était de compagnie agréable. Tellement bonne en fait, que j'ai invité Jan à être mon « sternman » (l'assistant du pêcheur de homards) sur mon bateau de pêche. Pendant tout un été, nous fumés l'équipage du « Harmonica Virgins » auquel elle fait référence dans son roman inachevé « Parrot Fever ». Cet été-là — selon les dires de Jan — fut pour elle la plus longue période de plaisir ininterrompu de toute sa vie. À l'automne, Jan reprit la route.

Au cours des années suivantes, Jan et moi avons à nouveau repris contact au Nouveau-Mexique, à Mauï et dans le Maine. Toutefois, Jan perdait quelque chose d'elle-même. Elle devenait malade. Au Jour de l'An 1992, elle m'écrivit de Porto Rico, m'apprenant qu'elle était en hémodialyse, mais aussi qu'elle se sentait très malade et très inquiète. Nous avons alors invité Jan à venir vivre avec nous à Albuquerque au Nouveau-Mexique. Lorsqu'elle est ar-



Collection Deborah Lash Bower

Jan Kerouac à 16 ans
Photographie : Deborah Lash Bower

rivée quelques jours plus tard, nous l'avons conduite tout de suite à l'hôpital. Le conduit de diversion implanté dans sa poitrine était fissuré. Elle fut immédiatement admise en chirurgie. C'est alors que nous avons débuté tous ces jours et ces mois de soins médicaux ponctués de voyages pendant lesquels elle prétendait être bien.

En juin 1996, Jan était devenue gravement malade. Juste avant sa dernière intervention chirurgicale, alors que nous étions assis dans la pénombre imposée de sa chambre d'hôpital, Jan dit sur un ton sarcastique : « Je suis devenue l'épouse de Frankenstein. » Pendant ces toutes dernières heures de conscience, nous avons parlé de notre été de pêche aux homards, de son demi-frère David et son fils Miles, de mon frère John, de mon mari et des trois enfants, de Natasha, de la mère de Jan, de Jack... Jan était maintenue relevée dans son lit. Elle avait un tube qui lui sortait du cou. Son cou et son





Jan Kerouac, été 1987, Maine USA
Photographie : Deborah Lash Bower

torse étaient recouverts de tampons de gaze. Elle m'a dit qu'un prêtre était venu et qu'il avait prié avec elle. Ça lui avait plu et elle avait de nouveau demandé à voir un prêtre. Toutefois, elle a renvoyé le second prêtre dont l'attitude lui avait déplu. Elle m'a demandé de lui en trouver un "meilleur". Elle m'a aussi rappelé la promesse que je lui avais faite de demeurer son fondé de pouvoir pour toute décision d'ordre médical.

Jan décéda le 5 juin 1996 à Albuquerque. Mon mari et moi lui tenions les mains. Selon ses dernières volontés, elle fut incinérée. Tel que promis, je suis partie à la recherche d'un « meilleur » prêtre. À la place, j'ai trouvé le meilleur. J'ai tout dit à ce prêtre ce qu'il en était de Jan — qu'elle était issue d'une grande famille canadienne-

française de foi catholique romaine. Je lui ai révélé ses grandes forces et ses grandes faiblesses. Je lui ai tout dit sur ses péchés et toute la profondeur de son acceptation d'autrui, comment elle vivait sans malice, avec un renoncement de soi et une générosité hors du commun. Je ne lui ai pas caché son passé, ses mariages, son incinération. Je lui ai dit que j'avais demandé la présence d'un prêtre quand Jan était dans le coma et qu'aucun n'était venu. Il m'a regardée avec un drôle d'air. Et il me dit (je paraphrase): « Vous êtes une bonne amie pour Jan. Si elle avait eu soif, lui auriez-vous donné à boire? Si elle avait eu faim, l'auriez-vous nourrie? Si elle avait été nue, l'auriez-vous vêtue? Si elle avait été malade, l'auriez-vous réconfortée? » Comme j'avais répondu « oui » à chacune de ces questions, il a continué : « Et aurait-elle fait la même chose pour vous? (Oui) Et aurait-elle fait la même chose pour les autres? (Oui). Alors, elle était généreuse et aimante, ce qui est un des commandements de Dieu. Vous avez été une bonne amie pour Jan. Elle a été une bonne amie pour vous. Ceux qui sont de bons amis l'un pour l'autre sont aussi de bons amis pour Dieu. Dieu manifeste son amitié de bien des manières.

Le père Mondragon a célébré une messe de funérailles et consacré les saintes Espèces pour Jan. Ce fut célébré à l'église catholique Prince of Peace (Prince de la Paix)

d'Albuquerque, Nouveau-Mexique. Les cendres de Jan ont été inhumées auprès de ses grands-parents Leo et Gabrielle Kerouac, à Nashua au New Hampshire. Ma famille n'est jamais allée visiter son lieu de sépulture. Nous n'en ressentons nullement le besoin. Sa mémoire est brodée à même le tissu de nos vies. Elle est tricotée dans nos cœurs.

À la douce mémoire de Jan Michele Kerouac...

Deborah Lash Bower

deborahbower@comcast.net

Achevé de traduire par
J.A. Michel Bornais à Québec
le 22 mai 2006



Jan Kerouac
Collection Jacques Kirouac
Photographe inconnu

Dernier hommage à notre ami Jean-Yves Kirouac

Je n'oublierai jamais le sourire de Jean-Yves que j'ai connu lors d'un rassemblement de l'Association des familles Kirouac. À cette occasion, nous avons vite repéré notre lien de parenté, nos grands-pères étaient frères de même que le père de Sœur Cécile Kirouac (tous trois étant des fils du chevalier François Kirouac). De là est né mon attachement pour Jean-Yves dont la joie était toujours manifeste à chacune de nos rencontres....et c'était réciproque.

J'aimais l'écouter raconter avec humour des anecdotes de la vie de son grand-père, Joseph-Augustin, qui a vécu à Québec au début du siècle. J'aimais le voir évoluer avec Claire son épouse, au cours des soirées de nos rencontres... un des meilleurs couples de danseurs parmi les Kirouac. J'aimais l'entendre s'adresser à Sœur Cécile, toujours très émue et touchée de ses attentions.

Gentilhomme accompli, Jean-Yves laisse le souvenir d'un parent dévoué à notre association de famille et dont la bonne humeur et l'amabilité font image. Par bonheur, j'ai eu la chance de le connaître !

Céline Kirouac

Jean-Yves a été de presque toutes les rencontres annuelles de notre association. Dès ces premières rencontres, il s'était offert très rapidement pour faire la traduction anglaise des interventions des divers intervenants afin que nos cousins américains puissent aussi apprécier leur séjour avec nous. Il avait aussi suggéré très tôt cette idée de traduire les textes du Trésor des Kirouac, même si cette idée a pris un peu plus de temps à se concrétiser.

Cette préoccupation qu'il avait pour nos cousins américains dénotait son grand intérêt pour l'Association et il considérait très important de faire connaître les réalisations et les découvertes effectuées par ses bénévoles auprès de ceux qui ne parlaient plus le français. Cette attitude était représentative de son grand cœur et de son attachement à la grande famille des Kirouac.

En plus d'être membre de notre association depuis le tout début, Jean-Yves a œuvré plus d'une dizaine d'années au sein du conseil d'administration avant de



Jean-Yves Kirouac
1925-2006
(Collection Jean-Yves Kirouac)

nous quitter l'année dernière. Il nous manquera à tous. Personnellement, je garderai le souvenir de quelqu'un qui était toujours souriant, aimable et qui aimait à faire partager son grand intérêt pour l'Association.

Bon voyage Jean-Yves !

François Kirouac

Jean-Yves est le premier président de notre association à retourner « Ad Patres » comme on disait autrefois, c.-à-d. qu'il est retourné rejoindre ses ancêtres. C'est donc au passé que l'on parlera de lui pour apprécier non seulement son attachement aux siens, mais aussi son implication à la direction de notre association.

Il y a lieu ici de souligner de façon particulière son travail et sa présence auprès des Franco-américains, surtout à Nashua, NH, où sa maîtrise de l'anglais lui permit d'établir de nombreux contacts. C'est ainsi qu'il apporta sa touche personnelle avec sa bonne humeur coutumière. En conséquence, il mérite notre reconnaissance et cet hommage qui lui assurent une place définitive et distincte dans la vie de notre association.

Jacques Kirouac

Je conserve de Jean-Yves le souvenir d'un bonhomme engagé, d'un contact très agréable et surtout, cette image inspirante d'un être très sensible sous des apparences de calme imperturbable.

Impossible pour moi d'oublier sa sérénité face à l'inévitable adversité.

J.A. Michel Bornais

Je me souviens...année après année. Jean-Yves vient d'arriver à la fête annuelle des Kirouac. Claire à son bras, tous deux rayonnants, ils nous abordent avec leur air engageant. En les voyant, je me disais, c'est ça des Kirouac... et comme ils nous ressemblent. Ils sont des nôtres, ça, c'est réconfortant. Il fut notre Président durant quelques années, avec la dignité qu'on lui connaît. Toujours attentif aux autres et respectueux de leur avis. En 1999, nous étions tous fiers de le suivre à Lowell et Nashua, aux États-Unis. Je me souviens de la ferveur et de la fierté qu'il avait mise à s'y préparer. Il nous a fait honneur à tous. Mon cher Jean-Yves, tu nous manqueras.

Éliane et Clément Kirouac

Mes ami(e)s, le grand Maître céleste est venu chercher celui qui avait le goût de la vie et Jean-Yves était celui qui savait nous le communiquer. Avec son décès, nous perdons un grand président de notre association. Pour moi, Jean-Yves était un personnage très digne et d'une grande sagesse. Il savait accepter les petits irritants à travers les événements qui constituent la vie. Je me rappellerai sa poignée de main sincère et sa tape dans le dos qu'il ne manquait jamais de me donner lors de nos rencontres. C'était le reflet de son cœur qui vibrait de cette façon lors de nos rencontres toujours trop courtes.

Merci Jean-Yves d'avoir accepté de présider les destinées de notre association. Je n'oublierai jamais cette photo prise de toi et de ton épouse, Claire, dans le confessionnal d'Issoudun lors de notre rencontre annuelle, photo qui est maintenant bien en évidence chez toi à Laval.

Jean-Yves a été pour moi un ami et un frère. Mes plus sincères condoléances à Claire et ses enfants.

André Kirouac



Léon-Solyme Kérouac et Augustin-Magloire Blanchet, deux cousins pris dans la tourmente des Troubles de 1837-1838

par Clément Kirouac

Voici le deuxième article de trois annoncés dans le Trésor de mars. La région du Richelieu retiendra notre attention dans ces pages remplies de surprises « historiques » survenues au Bas-Canada. Poursuivons. Comme nous l'avons vu, la famille de Charles Kérouac et de Josephite Blanchet était partie de Saint-Pierre-de-Montmagny, le douze octobre 1836, pour venir s'établir à Saint-Georges-d'Henryville, sur les bords du Richelieu, à une quarantaine de kilomètres de la frontière américaine.

Leur fils, Léon-Solyme les avait sans doute précédés dans la région puisque son acte de mariage le dit déjà instituteur à Saint-Antoine-sur-Richelieu, situé à soixante-quinze kilomètres en aval d'Henryville. C'est en remontant le courant de la rivière, sur sa rive droite, que Léon-Solyme rencontra la belle **Éléonore**, prénom vraiment destiné pour **Léon**. Native de Saint-Marc, à une douzaine de kilomètres en amont de Saint-Charles, Éléonore Létourneau devint l'épouse de Léon, le 11 avril 1836. Pour l'occasion, Léon et son père, Charles, avaient restauré le patronyme ⁽¹⁾ *Le Brice* de Kérouac.



Léon-Solyme Kérouac



Éléonore Létourneau

Le bon maître d'école devait exceller dans son métier car il s'était créé toute une réputation dans la région ⁽²⁾. On sait qu'il était devenu président de l'Association des instituteurs de la région de Montréal, section de Beloeil. Durant de nombreuses années, Léon se dévoua à la jeunesse de la vallée du Richelieu.

Fait nouveau, Léon-Solyme aurait-il été invité dans la région par son cousin, Augustin-Magloire Blanchet, curé de St-Charles-sur-Richelieu, depuis 1830 et à la desserte de Saint-Marc, sur la rive d'en face. Comme Léon, le cousin était né à St-Pierre-de-Montmagny, le 22 août 1797, fils de Pierre Blanchet et de Rosalie (Marie-Rose) Blanchet. La mère de Léon, Josephite, était la sœur de Rosalie.

(1) Ce détail est à retenir parce qu'il concerne cette lignée des Kirouac.

(2) Relire l'article du Dictionnaire biographique canadien contenu dans *Le Trésor* numéro 83.

Compte tenu du climat politique dans le Bas-Canada à l'époque, nos deux cousins s'apprétaient à vivre des moments d'agitation dans la vallée du Richelieu, ce que l'histoire appellera « *les Troubles de 1837-1838* ». Le curé Blanchet sera placé aux premières loges pour vivre le conflit entre Patriotes et « Loyaux », conflit dont il partagera les souffrances avec son cousin Léon Kérouac. La plupart des historiens de l'époque mentionnent l'implication du curé Blanchet.

Un peu d'histoire pour planter le décor. À l'automne 1837, suite au désaccord consommé entre la frange nationaliste militante du Bas-Canada, dirigée par Louis-Joseph Papineau, et le gouverneur Gosford, de sombres



Patriotes et loyaux
(Source : Site Internet des patriotes)

nuages s'amoncelaient dans la vallée du Richelieu. On se souviendra de la mémorable *Assemblée des Six Comtés* qui avait regroupé 5000 personnes sur les hauteurs de St-Charles-sur-Richelieu, à peu de distance du presbytère. Le curé Blanchet avait été bien frappé par la manifestation, mais il ne savait pas, à ce moment-là, qu'elle allait l'entraîner dans une terrible tourmente politico-religieuse. Tous les observateurs du temps avaient vu lors de l'assemblée, une forte mobilisation pour la défense des droits des Canadiens.

D'autre part, un autre joueur important s'était manifesté à la veille des grands enjeux politiques qui s'annonçaient. Le 24 octobre, Mgr Jean-Jacques Lartigue ⁽³⁾,



Assemblées des six comtés
(Toile de Charles Alexander, Musée du Québec)

premier évêque de Montréal, publie un premier Mandement concernant la période des troubles. Le texte de l'évêque est lu pour la première fois, le dimanche 25, juste-

ment à Saint-Charles et le dimanche suivant dans les autres paroisses. La mise en garde était solennelle et sérieuse.

Après avoir cité un texte de saint Paul qui demande la soumission à l'autorité civile dûment constituée et l'encyclique de Grégoire XVI, du 15 août 1832, « *Ne vous laissez donc pas séduire, si quelqu'un voulait vous engager à la rébellion contre le Gouvernement établi, sous prétexte que vous faites partie du Peuple Souverain: ajoutant que nul individu, nulle réunion partielle des Citoyens ne peut s'attribuer la Souveraineté. Or qui oserait dire que, dans ce pays, la totalité des Citoyens veut la destruction de son Gouvernement* »⁽⁴⁾ ?

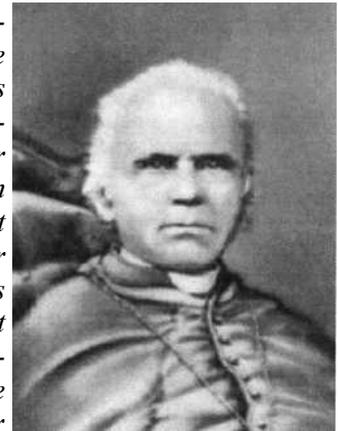
Les idées de Mgr Lartigue avaient déjà été rendues publiques le 25 juillet, à Montréal, lors du sacre de Mgr Ignace Bourget, son confrère. « *Devant tout le clergé du diocèse de Montréal, au cours d'un banquet clos par une santé 'au Roi', l'évêque du lieu réitérait la doctrine de l'Église catholique romaine: défense de se révolter contre l'autorité légitime, et d'absoudre ceux qui prêchent cette doctrine* »⁽⁵⁾. » Dans les jours qui suivirent, le journal *La Minerve* revient sur ce qu'entendent les libé-

raux par *autorité légitime* : « *Prêcher le respect pour l'autorité légitime, c'est prêcher le respect pour le peuple, seule source légitime de l'autorité* ». On sait très bien que l'Église a toujours prôné que toute autorité vient de Dieu (*Omnis potestas a Deo*)⁽⁶⁾.

Le bon curé Blanchet se rend bien compte que sa paroisse est le château fort des Patriotes de la région ; lui-même reconnaît le bien-fondé des griefs du parti de Louis-Joseph Papineau et, tout en se défendant de faire de la politique, il avertit le gouverneur, Lord Gosford, dans une lettre du 9 novembre 1837, qu'il est peut-être mal informé et que, « *si le Gouvernement veut le bonheur du Pays, il doit au plus tôt accéder aux justes demandes du peuple* ». Il ajoute « *qu'il ne faut pas compter sur les Messieurs du clergé pour arrêter le mouvement populaire dans les environs* » car « *les pas-*

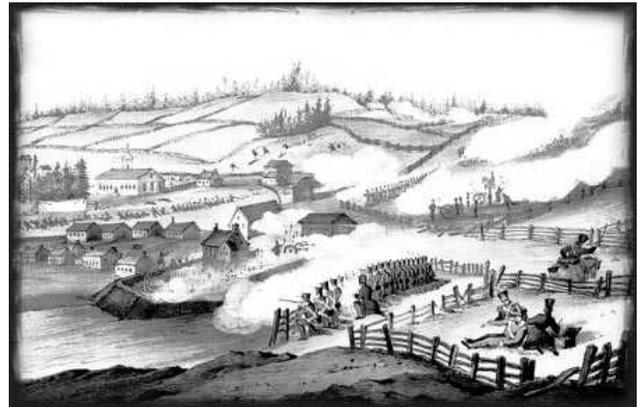
teurs ne peuvent se séparer de leurs ouailles ». ⁽⁷⁾

Plusieurs versions d'historiens se recoupent sur le déroulement des événements de l'automne 1837. A titre d'exemple. « *A six heures du matin, précédant la bataille de Saint-Charles, le 25 novembre, les hommes du camp armés sont heureux de voir arriver leur curé, Magloire-Augustin Blanchet, bien qu'il soit venu les réprimander, leur répète qu'il ne se mêle pas de politique et qu'il vient simplement, à titre de prêtre, invoquer la Vierge Marie et réciter cinq Pater et cinq Ave. Il incite tous les hommes à faire leur acte de contrition, puis se retire l'air affligé* »⁽⁸⁾.



Mgr Augustin Magloire Blanchet, curé de Saint-Charles-sur-Richelieu

Les autorités britanniques et les partisans du gouvernement étaient bien loin de voir un geste de compassion dans la conduite du curé Blanchet. Les combats, entre deux forces inégales, ont eu lieu et les morts jonchèrent le sol et plusieurs survivants patriotes furent arrêtés et em-



La bataille de Saint-Charles-sur-Richelieu (Reproduction d'une lithographie de N. Hartnell, d'après un dessin de Lord Charles Beauclerk, 25 novembre 1837 Musée de la civilisation, bibliothèque du Séminaire de Québec, fonds ancien)

prisonnés à Montréal. Le 16 décembre, arrêté sous l'accusation de haute trahison, Blanchet est conduit à la nouvelle prison à Montréal. Après une enquête sur place et une longue explication de Blanchet, les évêques de Montréal

3) Mgr Jean-Jacques Lartigue, premier évêque du diocèse de Montréal.

4) Mandement de l'évêque de Montréal, Mgr Lartigue.

5) Yvan Lamonde, Histoire sociale des idées au Québec 1760-1896. Fides 2000, 565 pp. p. 233

6) Yvan La monde. op. cit. 234

7) Dictionnaire biographique du Canada.

8) Elinor Kyte Senior, Les habits rouges et les Patriotes, 1997 VLB éditeur, 305 pp. p. 134



Mgr Jean-Jacques Lartigue, évêque de Montréal en 1836



Mgr Ignace Bourget (1799-1885)



et de Québec, ne voulaient pas compromettre le clergé, donnent leur version des faits par la voie de Mgr Lartigue : « *Il conclut que le curé n'a été qu'un peu faible et imprudent, alors que Mgr Joseph Signay⁽⁹⁾ croit qu'il a agi par peur des Patriotes. En conséquence, l'un et l'autre s'emploient, de vive voix et par écrit, à intercéder pour lui auprès de Gosford et même du commandant en chef des forces armées des deux Canada, Sir John Colborne. Grâce à leurs efforts, Blanchet est libéré le 31 mars 1838, moyennant un cautionnement de £1000.* »⁽¹⁰⁾

Après trois mois et demi de prison, le curé Blanchet remplace son frère, François-Norbert, curé aux Cèdres. Ce dernier est nommé missionnaire en Oregon et y deviendra évêque d'Oregon City. En 1846, Augustin-Magloire rejoindra son frère et deviendra évêque de Walla. Le valeureux Cousin Blanchet décéda en Oregon en février 1887, cinquante ans après son séjour en prison et les troubles de 1837-1838.

Où était donc le cousin Léon Kirouac durant toute cette pénible période pour son cousin Blanchet? Il était certainement très proche de son cousin durement éprouvé. Grâce aux archives de feu Madame Françoise Lussier, une petite note publiée dans l'Album en 1980, on savait déjà que « Léon-Solyme aurait sauvé les vases sacrés et quelques objets du culte. Avec le curé et quelques paroissiens ainsi que son épouse et bébé Philomène, ils ont dû rester cachés dans les bois pendant plusieurs jours. »⁽¹¹⁾ Léon-Solyme nous dira plus loin ce qu'il en était exactement.



« Habits rouges et Patriotes »
Dessin de M.A. Hayes (ANC C3653)

C'est avec sa plume que l'instituteur de Saint-Antoine viendra à la défense du curé Blanchet. En mars 1838, alors même que ce dernier était encore en prison, Léon-Solyme déposait au journal *Le Populaire*⁽¹²⁾, un consistant article pour la défense du curé Blanchet. À sa grande déception, l'article publié le 18 mars, avait été intentionnellement « charcuté » par un proche de l'éditeur, favorable au gouvernement britannique.

Irrité par le procédé, Léon-Solyme s'adressa à Luc Éthier,

éditeur du journal *Le Canadien*⁽¹³⁾, et lui demanda de faire le nécessaire pour la publication intégrale de son article dans ses pages, plus favorables aux Patriotes. Ce qui fut fait malgré de très nombreuses tracasseries journalistiques.

Enfin, le 18 mai 1838, son article paraissait, en lieu et place, dans le journal *Le Canadien*. L'article est précédé d'une mise en situation pertinente pour bien démasquer les gens du journal *Le Populaire*.

Maniant la plume avec finesse, Léon développe un long argumentaire visant à démontrer que les autorités britanniques se sont trompées sur les raisons de la présence du curé Blanchet au camp des insurgés, au matin des combats.

Portez une attention particulière à l'adresse de sa lettre adressée au *Lieutenant-Colonel GUGY*. Léon ne fait pas dans la complaisance, et il pointe l'audace au point de le narguer. Toute sa lettre se développe sur le même ton d'un sujet britannique qui a de l'échine. C'est le moins que l'on puisse dire.

Enfin, le lecteur devra s'adapter au français de l'époque, aux phrases longues, à l'usage courant des points-virgules et au vocabulaire un peu suranné. La transcription de cet article à partir des microfilms⁽¹⁴⁾ n'a pas été une sinécure, mais le résultat est là.

Au moment, où je termine ce texte, il sévit au Québec, un débat, plutôt acrimonieux, sur l'enseignement de l'Histoire, et je réalise combien la connaissance de notre *Passé* constitue la clé essentielle à la compréhension du *Présent*. Un sage a écrit : « Quand on ne sait pas d'où l'on vient, on risque de ne pas savoir où l'on va. »

C'est donc avec plaisir et grande fierté que je vous présente le brave cousin, Léon-Solyme Kérouac, instituteur à Saint-Charles-sur-Richelieu, un des nôtres à avoir été assez courageux pour faire corps avec un des siens et faire triompher la vérité devant les autorités britanniques, via les médias de l'époque. *Exhumer la mémoire de l'un des nôtres ne peut que nous rendre tous meilleurs.*



(9) Évêque coadjuteur de Québec

(10) Dictionnaire biographique du Canada.

(11) *L'Album* de Raymonde-Kérouac-Harvey, p. 70

(12) *Le Populaire*, journal de type « juste milieu »

(13) *Le Canadien*, journal de combat fondé par Pierre Bédard.

(14) Microfilms de la Bibliothèque nationale du Québec, Journaux du XIX^e siècle.

Monsieur Luc Éthier
Éditeur du journal Le Canadien

Saint-Charles le 18 mai 1838

J'aurais fort désiré que vous n'eussiez pas inséré dans votre journal la lettre que M. Leblanc de Marconnay ⁽¹⁾ a eu la complaisance de signer de mon nom, tandis que j'en suis l'auteur. Cette longue épître ⁽²⁾ qu'il daigne m'attribuer lui appartient entièrement, à l'exception peut-être d'une vingtaine de phrases qu'il n'a pas eu le temps de tronquer ou de tourner à sa façon. La mauvaise foi avec laquelle il a agi me paraît si étrange que je ne puis résister au désir de vous la faire connaître.

Vers la fin d'avril. M. Éthier alla lui demander s'il voulait bien insérer dans le Populaire une lettre en faveur de Messire Blanchet; le charitable et impartial Éditeur, ayant trouvé que je ne ménageais pas assez son honorable ami M. Gury ⁽³⁾, ne voulut pas la publier sans lui faire subir plusieurs changements. M. Éthier lui dit que puisqu'il ne voulait pas l'imprimer telle qu'elle était, il allait vous l'envoyer, espérant que vous la publieriez volontiers sans y rien changer. La lettre fut confiée à une personne de Montréal qui devait vous la faire parvenir aussitôt. Si vous ne l'avez pas reçue, il faut supposer que me lettre a été interceptée, ou qu'elle lui est tombée par hasard entre les mains, ou bien qu'il a osé la demander à la personne à qui M. Éthier l'avait confiée, afin d'avoir la satisfaction de pouvoir l'imprimer avec ses admirables commentaires. En ayant la bonté de la publier de nouveau, mais telle qu'elle était conçue, vous obligerez beaucoup.

Monsieur l'Éditeur,
Votre obéissant Serviteur,
LÉON S. KÉROUAC

Au Très Honoré Gury, Écuyer, Avocat, M.P.P., Lieutenant-Colonel, Quartier-Maître-Général Provincial, Juge-Avocat de la Cour Martiale en perspective, Inspecteur des Milices Canadiennes,
etc., etc., etc.

Monsieur,

Permettez à un de vos très humbles serviteurs, à un humble sans titre et sans gloire de s'approcher de votre très excellente personne, pour vous dire quelques vérités, quoique désagréables, doivent être nécessairement connues. Je vais vous parler avec d'autant plus de confiance que vous invitez tous ceux qui doivent avoir un fait à révéler contre vous à le publier hautement, je me rends donc, Monsieur, à votre invitation, dans l'espérance que vous aurez assez d'honneur et de franchise pour ne plus démentir la vérité et pour ne désavouer aucune de vos admirables paroles que j'ai soigneusement recueillies. Mais avant de vous introduire sur

la scène qui paraît tant vous déplaire, je vous dirai que j'ai été très surpris de voir un Juge-Avocat de la Cour Martiale chercher à préjuger le public contre celui qui doit être traduit, dit-on, devant son suprême tribunal, aux Calendes Grecques. Il me semble, Monsieur, que dans la crainte de nuire involontairement à la défense de l'accusé, vous auriez dû retrancher de votre lettre toutes ces malicieuses observations qui, quoique fausses, peuvent laisser de mauvaises impressions dans l'esprit de quelques crédules ignorants. Vous paraissez sentir vous-même l'inconvenance de vos procédés, puisque vous essayez de nous cacher sous le voile de l'hypocrisie vos véritables intentions qui percent malgré vous. Vous osez nous dire que l'amour seul de la vérité vous a forcé à rompre le silence, tandis qu'il est évident que votre but n'était point de réfuter les contes absurdes de l'Ami de la Justice, puisque vous déclarez naïvement à la fin de votre lettre, que vous ne voulez pas (par respect sans doute pour la vérité) révéler les nombreuses faussetés qu'ils contiennent.

Parmi les motifs qui vous ont engagé à élever la voix, le plus impérieux de tous n'était donc pas, comme vous le prétendez, de rétablir des faits perfidement dénaturés et qui tendent à jeter de l'odieux sur le gouvernement et les troupes de Sa Majesté, puisque dans votre intéressante lettre, vous ne parlez que de vous-même; votre défense paraît vous occuper uniquement, comme s'il suffisait de vous disculper pour justifier les militaires et le Gouvernement; si on ne vous connaissait pas, on dirait vraiment, Monsieur Gury, que l'État c'est vous!... On voit clairement que votre seul but était d'accuser devant le public le respectable Curé de St-Charles, Messire Blanchet, pour justifier votre indigne conduite à son égard.

Quoique vous osiez dire que vous désireriez bien sincèrement qu'il fut promptement lavé des soupçons (légers) sous le poids desquels il gémit actuellement...et que vous seriez au désespoir d'aggraver davantage la position de cet ex-ecclésiastique prisonnier, que vous avez cependant la prétention ridicule de dépouiller du caractère sacerdotal, il faudrait être bien aveugle pour ne pas s'apercevoir que vous n'avez en vue que de faire partager vos injustes prétentions. Il vous était sans doute permis de vous défendre nominativement alors qu'on vous attaquait à l'ombre de l'anonymat, mais il est à regretter que vous ayez tenté d'établir votre défense sur les ruines de la vérité. Vous nous donnez d'abord une bien forte preuve de votre mauvaise foi, en voulant prouver par un raisonne-

Remarque:

les notes en bas de pages sont de Clément Kirouac

(1) Leblanc de Marconnay, Rédacteur en chef du journal Le Populaire.

(2) Léon Kérouac parle de sa lettre du 31 mars.

(3) Gury: magistrat délégué de Montréal. Bouillant,



ment aussi simple qu'il paraît subtil, que M. Blanchet, en mettant ses infortunés paroissiens sous la protection de la Ste-Vierge, a eu la prétention de la rendre favorable aux rebelles. Il faut, Monsieur, que vous soyez bien crédule ou plutôt bien hypocrite pour sembler croire que M. Blanchet, après avoir eu le courage de déclarer aux insurgés qu'il ne pouvait pas approuver la violence et encore bien moins l'effusion de sang, a eu un instant après, la faiblesse, pour ne pas dire l'extrême folie, de les bénir, de les encourager à combattre en priant la Ste-Vierge d'être favorable à leur cause. Si l'honorable Juge-Avocat veut bien faire encore usage de ses invincibles arguments pour nous prouver qu'on peut faire une révolution, les armes à la main, sans qu'il en coule une goutte de sang, alors je croirai comme lui que M. Blanchet, en priant pour les rebelles, s'est montré un de leurs partisans; qu'il s'est conduit comme un traître, un révolutionnaire toujours, avec les gens de bon sens, que les paroles qu'il a dites au camp condamnent ouvertement la rébellion. Ceux que l'esprit de vengeance n'anime point verront évidemment que, M. Blanchet, à la vue du déplorable égarement de ses paroissiens, a été touché de compassion et qu'il a prié pour que le sang fût épargné. Comme Ministre de J.-C., il a cru qu'il pouvait alors, sans commettre un crime de Haute-Trahison, conjurer le Seigneur de ne pas faire éclater sa colère contre des coupables pour leur donner le temps de se repentir.

Maintenant, M. Guky, qu'il s'agit de relever les nombreuses faussetés qui se rencontrent dans votre lettre, mettez la main sur la conscience, et écoutez parler la vérité, sans rougir si vous le pouvez. Dans le dessein sans doute de nuire volontairement à la défense de l'accusé, vous feignez de croire, avec toute votre bonne foi, que M. Blanchet a méprisé le Mandement de l'Évêque de Montréal, qu'il s'est permis de le commenter et de faire au prône l'éloge du chef⁽⁴⁾ et de ses opinions. Que vous êtes malheureux, mon cher Monsieur, dans vos informations! Il est très certain que M. Blanchet était loin de mépriser le Mandement de son digne Évêque, puisque le jour même où ce Mandement a été généralement méprisé par ses paroissiens, il a dit devant moi et quelques autres, avec une profonde douleur : " Quel scandale!... et qui pourra le réparer? ... On vient de fouler aux pieds l'autorité de l'Évêque! ... Tous ceux qui étaient dans l'église ce jour-là, peuvent vous assurer que M. Blanchet, après avoir lu le Mandement, n'a pas dit un seul mot pour le commenter et qu'il a jugé plus convenable de lire ensuite l'Évangile du jour, que de faire l'éloge du chef et de ses opinions. Apprenez, Monsieur, à ne pas trop ajouter foi à l'avenir aux rapports des imposteurs. Voyons à présent s'il est bien vrai que M. Blanchet fut reçu au Quartier-Général, avec tous les égards que son caractère pouvait réclamer, malgré les préventions existantes contre lui. Quelques heures après le combat, il se rendit au village, accompagné de

M. Éthier et de votre serviteur⁽⁵⁾, pour demander la permission de porter aux braves catholiques les secours de la religion. Le Colonel Wetherall⁽⁶⁾ le reçut très poliment et il sut respecter sa personne et son caractère. Environ un quart d'heure après notre arrivée, on vit apparaître un certain personnage qui daigna nous saluer du haut de sa grandeur. " Qui êtes-vous, demanda-t-il brusquement à Messire Blanchet? - Je suis le Curé de St-Charles, - Vous êtes donc, reprit-il avec courroux, ce prêtre indigne qui avez prêché le rébellion et qui souscrivez à des papiers infâmes et révolutionnaires, et c'est vous enfin qui êtes la cause de tout le sang répandu aujourd'hui !!!... "

M. Éthier voulut alors, ainsi que moi, dire quelques mots pour la défense de celui qu'on accusait si injustement : " Taisez-vous, nous dit-il avec insolence, vous êtes tous de la même coterie. " Il demanda ensuite d'un ton plus radouci, où étaient les chefs, combien il y avait de Canadiens dans le camp?... M. Blanchet n'ayant pu répondre d'une manière satisfaisante à ces questions, ce grand Plénipotentiaire oubliant sa dignité, osa dans sa fureur, se permettre des expressions tout à fait indignes d'un gentilhomme, et il n'eut pas honte de lui dire, entre autres injures, qu'il était un damn rascal Priest⁽⁷⁾ dont on ne pouvait rien savoir... J'ai appris depuis que cet important et redoutable personnage n'était qu'un simple Volontaire ! que vous connaissiez bien sans doute.

Après cette gracieuse réception, après nous avoir accablés de toutes vos politesses d'usage, vous proposâtes à Messire Blanchet d'aller immédiatement à St-Denis⁽⁸⁾, porter quelques lettres pour exhorter les insurgés à mettre bas les armes. Loin de s'y refuser, comme vous osez le prétendre, il répondit devant nous qu'il se croirait heureux s'il pouvait se rendre utile à ses compatriotes, et qu'il était prêt à exécuter vos ordres; il vous prie seulement d'attendre jusqu'au lendemain matin, afin que sa mission pût avoir un meilleur succès. Il fit observer que l'obscurité et les mauvais chemins rendaient la route un peu difficile et qu'en allant à St-Denis, pendant la nuit, il s'exposait à être arrêté comme espion par les insurgés. Il est donc absolument faux qu'il ait répondu, avec un orgueil mal placé : " Qu'il n'était pas le courrier du Col. Wetherall ! et qu'il ait déclaré positivement " qu'il ne voulait être ni pour ni contre entre le gouvernement et les rebelles. Il n'est donc pas très vrai que vous ayez été obligé d'épuiser tous vos (grossiers) arguments pour le faire céder à la raison. Le

(4) *Louis-Joseph Papineau* : brillant Député du Bas-Canada, chef charismatique de la mouvance patriote.

(5) *L'humble serviteur* est évidemment Léon-Solyme.

(6) *Wetherhall* : Sir George-Augustus, commandant de la garnison de Montréal, le supérieur de Guky.

(7) *Damn rascal Priest* : damnée canaille de prêtre

(8) *St-Denis* : lieu de la seule victoire des Patriotes, le 23 octobre 1837, contre les troupes du Général Gore.

Col. Wetherall, sans vous consulter, ayant eu l'imprudence de dire à Messire Blanchet qu'il pouvait retarder son départ, vous eûtes la délicatesse d'ajouter que, puisqu'il ne voulait pas partir aussitôt pour St-Denis ⁽⁹⁾, il serait retenu prisonnier jusqu'au lendemain. Après ces bienveillantes paroles, on nous accorda la permission d'aller au presbytère où étaient les blessés, et nous entrâmes ensuite dans l'église; M. Blanchet voulut alors aller chercher à la sacristie les argenteries et la clé du tabernacle où était le saint Ciboire, mais le Capt. Deveney, qui avait ordre de lui permettre d'emporter tout ce que bon lui semblerait, lui dit en ma présence, qu'il ne pouvait pas le laisser entrer dans cet appartement en l'assurant cependant que rien ne serait dérangé, ni enlevé. Nous fûmes donc obligés de partir sans pouvoir rien emporter ce jour-là ⁽¹⁰⁾. De retour au Quartier-Général, Messire Blanchet, vous ayant déclaré qu'il aimait mieux demeurer votre prisonnier, jusqu'au lendemain, que d'aller à St-Denis pendant la nuit, vous entrâtes dans un accès de fureur, le menaçant de le faire conduire à la Prison de Montréal, les pieds et mains liés...s'il refusait de partir immédiatement. Le Col. Wetherall ayant eu cette fois la faiblesse d'approuver vos menaces en disant que tout ce que vous feriez serait bien fait, M. Blanchet fut contraint de vous obéir, sans répliquer. Après lui avoir dit de se tenir prêt à exécuter vos ordres, vous le congédiâtes, ainsi que ses compagnons, un peu cavalièrement. Il pouvait être alors sept heures du soir, et ce ne fut qu'après dix heures que vos lettres lui furent remises par un de vos envoyés. Messire Blanchet n'ayant pu trouver aucune voiture dans le village, fut obligé de faire plus d'une demi lieue ⁽¹¹⁾ à pieds pour s'en procurer une. La crainte d'être arrêté lui ayant fait prendre un chemin fort détourné, il ne put arriver à St-Denis qu'à deux heures du matin. Après un peu de repos, il fit encore une route d'une couple de lieues pour aller porter immédiatement votre lettre au Grand Vicaire Demers ⁽¹²⁾, qui avait été forcé le jour précédent de quitter le village. Après avoir rempli sa pénible mission, il obtint ensuite la faveur d'aller chercher les vases sacrés qui étaient à la sacristie, mais la permission vint un peu tard malheureusement; déjà des voleurs, qui probablement n'étaient pas du nombre des prisonniers, avaient eu le soin d'enlever les argenteries ⁽¹³⁾ pour la valeur de trente cinq louis ⁽¹⁴⁾ environ. Après avoir réfuté tous les petits mensonges dont

vous avez fait grandement usage pour rendre excusable votre conduite envers Messire Blanchet, il me reste maintenant à vous dire que vous vous trompez beaucoup en croyant, ou plutôt en feignant de croire, que si on interrogeait les habitants, pas un seul n'oserait se plaindre du militaire Breton. Donnez-vous la peine, Monsieur Guky, d'aller à St-Eustache, à St-Benoît, venez aussi à St-Denis, vous y trouverez des centaines de malheureux qui portent encore des marques ineffaçables des excès des troupes; vous verrez une foule d'infortunés dont les propriétés ont été incendiées ou ruinées par le pillage; vous rencontrerez de paisibles cultivateurs qui, après avoir vécu dans une certaine aisance, n'ont peut-être pas maintenant un grain de bled ⁽¹⁵⁾ pour ensemençer leurs terres!... et ensuite vous viendrez nous dire que le soldat s'est montré aussi courageux dans l'attaque, que clément après la victoire.

Avant de vous faire disparaître de la scène sur laquelle vous aimez si peu à paraître, je vous avouerai, Monsieur, que j'aurais désiré, comme vous, qu'on ne me força point de m'expliquer sur ce qui avait été signalé sur ces journées de déplorable mémoire, mais la haine du mensonge m'a mis dans la dure nécessité de publier hautement la vérité, quoiqu'elle ne soit pas toujours bonne à dire, comme vous savez. Puisque vous pensez qu'il suffit de ne pas cacher son nom pour être cru, je ne me couvrirai pas, comme l'Ami de la Vérité, du manteau de l'anonyme, de peur de passer, moi aussi, pour un lâche calomniateur; je vous déclare donc, Monsieur Guky,

J'ai l'honneur d'être,
avec un profond respect,
un de vos Admirateurs,

LÉON S. KÉROUAC

St-Charles, 31 Mars 1838

Je soussigné, témoin de l'entrevue de Messire Blanchet avec Monsieur Guky, et compagnon de son voyage nocturne, certifie hautement que tous les faits ci-dessus avancés ne sont malheureusement que trop vrais.

LUC ÉTHIER

Éditeur

(9) De St-Charles à St-Denis, environ 12 kilomètres.

(10) L'Album de Raymond Kérouac Harvey dit « aurait sauvé les vases sacrés » p. 70.

(11) Une lieue = trois milles ou 5 km

(12) Vicaire général du diocèse de Québec.

(13) Voir note 10

(14) 35 louis : un louis est une pièce de 20 francs

(15) Bled : blé en vieux français



Marie-Huguette Morin Karrer

par sa fille, Pia M. (Karrer) O'Leary
2e partie

En mai 1906, Huguette Morin
n'en avait pas pour longtemps à vivre.

En mai 2006, Marie-Huguette Morin Karrer
a fêté son centenaire!

Son trilinguisme lui a toujours été un atout. Durant la guerre, elle put se faire quelques sous en donnant des cours privés de français. À Toronto, elle organisa un groupe de conversation française pour les parents d'élèves de l'école secondaire que fréquentait Pia et aida un futur chanteur d'opéra à prononcer l'italien. À Boston, elle fut engagée comme gouvernante dans une famille de sept enfants. Même à l'âge de 96 ans, elle donnait des cours privés à la fillette de la personne qui venait l'aider. Malgré ses nombreux déplacements, elle s'adapta toujours à la vie tant en français, en italien qu'en anglais.

Sa jeunesse dans une grande famille, elle était la huitième de treize enfants, et les défis, posés par ses grands frères, qu'elle avait su relever, avaient développé sa faculté d'adaptation et son courage face aux difficultés de la vie mais personne n'aurait pu imaginer tous les obstacles qu'elle aurait à affronter. Réussir à épouser un officier de l'armée italienne à la veille de la guerre fut une première victoire ⁽¹¹⁾. Puis, il lui fallut s'adapter à la vie conjugale dans une culture différente tout en partageant un appartement avec sa belle-mère et son beau-frère.

Son unique enfant, Pia, naquit par césarienne. Incapable de l'allaiter, Marie s'efforça de la nourrir au biberon avec la piètre ration d'une demi-tasse de lait par jour ⁽¹²⁾. D'ailleurs, Marie et Carlo durent vendre toutes leurs possessions jusqu'aux plus précieuses: cadeaux de noce, médailles d'or de gymnastique de Carlo, ... même leurs joncs de mariage, afin de mettre de la nourriture sur la table. L'eau, l'électricité et le gaz de leur immeuble furent coupés. À la faim et à la soif, s'ajoutèrent le froid et la peur constante. Lors des bombardements, il fallait courir pendant dix minutes pour se réfugier dans le Castel Sant'Angelo, l'ancienne résidence d'été du Pape. Lorsque Carlo fut pris par les Allemands, Marie dut se cacher chez les Sœurs Mis-



Photographie : Pia M. Karrer O'Leary

sionnaires de l'Immaculée-Conception, un ordre canadien-français qui avait un couvent à Monte Mario près de Rome. Elle survécut déguisée en religieuse... parfait camouflage à condition que Pia ne l'appelle pas « Mamma ».

Pendant la guerre, ses origines canadiennes avaient éveillé des soupçons. Marie était surveillée car on la soupçonnait de sympathiser avec les Alliés. Après la guerre, les règles du jeu avaient changé, mais Marie se trouvait encore du mauvais côté de la clôture. Le fait qu'elle soit devenue italienne par son mariage la rendait maintenant inadmissible aux rations que distribuait le gouvernement de la Grande-Bretagne aux autres ressortissants canadiens en Italie. Sa nouvelle nationalité lui causa aussi beaucoup d'ennuis pour rentrer dans son pays natal avec Pia.

Puis, elle dut attendre encore deux ans et demi avant qu'on permette à son mari d'immigrer au Canada. En raison de sa carrière militaire, on le considérait toujours comme un ennemi du Canada même deux ans après la fin de la guerre. Pourtant, il avait évité de servir dans l'armée fasciste et en conséquence il avait passé une partie de la guerre comme otage des Allemands ⁽¹³⁾.

Enfin, il arriva au Canada mais le poste qui l'attendait chez les *Forestiers* (IOF : Independent Order of Foresters) se trouvait à Toronto. Encore une fois, Marie de-

(11) Voir *Le Trésor*, numéro 79, mars 2005, pour le récit complet de ces années.

(12) À Rome durant la guerre, chaque enfant de moins de trois ans avait droit à une demi-tasse de lait par jour. Il n'y avait pas de lait pour les enfants de plus de trois ans.

(13) Le 3 septembre 1943, les forces alliées arrivées dans le sud de l'Italie signaient un armistice avec le gouvernement italien. Immédiatement, les troupes allemandes saisirent toutes les principales villes d'Italie. Officiers et soldats s'enfuirent se cacher pour ne pas servir sous les Allemands. Carlo ne voulait pas abandonner sa femme et sa fille qui auraient facilement été repérées et tuées. Donc, il ne s'est pas enfui. Il espérait que les Alliés arriveraient bientôt à Rome. Soucieux de rester fidèle à son code d'honneur militaire tout en refusant de servir dans l'armée de la pseudo République Sociale Italienne, il se fit accorder des congés de maladie. Le 9 septembre, au lieu de se présenter pour son service militaire, il se rendit à l'hôpital pour se faire enlever les amygdales. Après dix jours à l'hôpital, il réussit à se faire accorder un autre trois mois de congé pour des ulcères d'estomac (causés probablement par les privations et la faim constante). Le 12 janvier 1944, il était déclaré guéri mais continua d'être excusé en raison de son classement comme « mutilé ». Carlo avait en effet perdu un œil dans un accident d'auto militaire avant la guerre. Malheureusement quand son congé prit fin, les Alliés n'étaient toujours pas arrivés à Rome. Au début d'avril 1944, on vint l'arrêter et le désarmer devant sa famille. On l'amena à Venise derrière la ligne Gothique, ligne qui démarquait la région du nord de l'Italie contrôlée par les Allemands. Ceux-ci le gardèrent en résidence surveillée. Pour chaque officier allemand que les Partisans italiens tuaient, les Allemands tuaient dix de ces officiers italiens « déportés ». Ce stratagème permettait aux Allemands de contrevenir à la Convention de Genève qui interdisait de tuer les prisonniers de guerre: par définition un prisonnier de guerre est capturé sur le champ de bataille.

(14) L'acronyme W.A.S.P. représente White Anglo-Saxon Protestant, i.e. personne de race blanche, d'origine anglo-saxonne et (de religion) protestante.

venait l'étrangère et devait s'adapter à une nouvelle langue et à une autre culture. Elle avait aussi maintenant la tâche additionnelle d'initier Carlo à la façon nord-américaine de faire les choses et d'élever un enfant. En plus de tout cela, ni Carlo ni Marie n'étaient préparés à la xénophobie flagrante du Toronto d'après-guerre sous l'emprise W.A.S.P.(14). Y trouver un appartement, quand on parlait avec un accent, était presque impossible et une simple partie de tennis dans un parc un dimanche matin fit scandale. Carlo avait beaucoup de mal avec la langue anglaise lorsqu'il suivait des cours d'actuariat à l'Université de Toronto. L'avènement des premières machines de calculs actuariels chez les *Forestiers* entraîna une diminution de postes et la mise à pied de Carlo. Les années qui suivirent furent pénibles.

Quand la chaîne d'hôtels *Sheraton* offrit un poste à Carlo, les Karrer émigrèrent aux États-Unis où ils passèrent une vingtaine d'années à Boston, à Binghamton, NY, à Roselle et à Rutherford, NJ. Ni Carlo ni Marie ne devin-

Chronologie de la vie de Marie-H. Karrer et de la Guerre en Italie

1906	(12 mai):	Naissance de Marie à Montréal.
1906 à 1937		Vit à Montréal.
1937	(17 juillet):	Départ pour ses études à Perugia, Italie.
1938	(27 janvier):	Retour au Canada.
1939	(2 mars):	Mariage à Carlo Karrer par procuration (Carlo à Rome, Marie à Montréal). En se mariant, elle devient citoyenne italienne.
1939	(8 avril):	Départ pour l'Italie.
1940	(20 avril):	Naissance de Pia.
1940	(10 juin):	Mussolini déclare la guerre aux Alliés.
1942 à 1945		Conditions austères, privations de nourriture.
1943	(9 juillet):	Les Américains débarquent en Sicile
	(3 septembre):	Armistice signé, le gouvernement Italien se rend aux Alliés. Les Allemands saisissent toutes les principales villes italiennes.
	(9 septembre):	Tout en restant fidèle au code d'honneur militaire, Carlo prend un congé de maladie au lieu de jurer allégeance aux Allemands.
1944	(4 avril 1944 au 28 avril 1945):	Carlo est pris en otage par les Allemands et est emmené à Venise. Marie reste seule avec Pia à Rome sans aucune source de revenus et sans contact avec sa famille au Canada.
1944	(4-5 juin):	Les Alliés entrent à Rome mais la guerre continue en Italie.
	(été 1944):	Marie va vivre au couvent des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception à Monte Mario.
1945	(28 avril):	Libération de Venise. Carlo peut rentrer à Rome.
	(18 décembre):	Marie et Pia immigrent au Canada.
1947	(juillet):	Plus de deux ans après la fin de la guerre, un traité de paix est finalement signé entre l'Italie et le Canada.
1948	(29 juin):	Carlo quitte l'Italie pour enfin immigrer au Canada.
	(19 juillet):	Carlo commence à travailler pour l'IOF à Toronto.
1959	(20 janvier):	Les Karrer partent pour les États-Unis
1980	(août):	Les Karrer retournent au Canada et s'établissent à Ville Mont-Royal.
1988	(22 juillet):	Décès de Carlo.
1989		Marie s'établit au Château Vincent-d'Indy à Outremont.
1996	(1 ^{er} septembre):	Marie déménage à London, Ontario.
2002	(17 septembre):	Marie s'installe au Centre Mount Hope à London.



rent américains: Carlo continuait d'ailleurs de servir comme Lieutenant Colonel dans la réserve de l'armée italienne et Marie ne voulait plus risquer de perdre sa nationalité canadienne. Pendant toutes ces années, les autorités américaines les identifiaient comme *aliens*, terme anglais désignant soit un étranger soit un extra-terrestre! Comme toujours, les Karrer se trouvaient à l'écart ... pour eux, ce n'était rien de nouveau!

En 1980, lorsque Carlo prit sa retraite à l'âge de 72 ans, les Karrer décidèrent de s'établir à Montréal pour être plus près de la famille Morin. Marie avait commencé ses préparatifs de déménagement quand elle subit une crise cardiaque, c'était en effet un ralentissement des battements de son cœur. Ce matin-là, Carlo partait pour la journée à New York, emportant un complet qu'il avait l'intention de déposer chez le nettoyeur, avant de prendre l'autobus. Exceptionnellement, le nettoyeur était fermé ce jour-là. Lorsque Carlo retourna à la maison pour y déposer son complet, il trouva Marie étendue par terre incapable d'utiliser le téléphone pour appeler à l'aide. À l'hôpital, elle reçut un stimulateur cardiaque qui lui permit de retourner vivre près des siens à Montréal. En 1996, après le décès de sa dernière sœur, elle vint s'établir à London (Ontario) pour se rapprocher de Pia et de ses quatre petits-enfants.

En plus de son héritage génétique et de ses forts liens familiaux, c'est l'ouverture de Marie aux autres et aux nouvelles aventures, sa maîtrise de trois langues, sa bonne santé et son mode de vie sain qui lui ont permis d'atteindre ses cent ans. Elle est une mère et une grand-mère hors pair, mais maintenant son ambition est de devenir arrière-grand-mère - en anglais on dit « great-grandmother » - mais nous croyons qu'elle est déjà une « great » dans le sens de « remarquable » grand-mère!

Sources d'information:

Karrer, Marie-H. Entrevues avec Pia O'Leary (1999-2005).

Karrer, Marie-H. Lettre de dix pages à ses parents (datée du 5 juin 1944)

Keates, Jonathan. The rough guide: History of Italy, Rough Guides Ltd., London, 2003, 384 p.

Morin, Victor. Correspondance concernant le mariage par procuration de Marie, son retour au Canada, l'immigration et l'emploi de Carlo.

CENTENAIRE DE **Marie-Huguette Morin Karrer**

dimanche 21 mai 2006

Quel honneur et quel bonheur de participer au brunch du centenaire de Marie-Huguette Morin-Karrer et d'y représenter l'Association des familles Kirouac. Quel privilège aussi de faire l'aller-retour, Montréal-London, en compagnie de Sœur Huguette Turcotte, m.i.c., celle qui communiqua avec Madame Karrer en réponse à sa lettre adressée "À la dernière survivante des Soeurs de Rome durant la guerre." Étant historienne amateur et intéressée aux archives de sa communauté, elle demanda à Pia de recueillir sur cassette les souvenirs de sa mère en lien avec son séjour chez les Soeurs Missionnaires en Italie. (Voir *Le Trésor* 79, mars 2005).

Une trentaine de parents et amis se rendirent à London pour un délicieux brunch au Grosvenor Club le dimanche, 21 mai 2006. La jubilaire, toute pimpante, portait une magnifique orchidée à la boutonnière et arborait un merveilleux sourire pour accueillir chaque visiteur et pour chacune des photos prises en ce jour mémorable. Elle était si heureuse de causer avec tout le monde, ses quatre petits-enfants, Stephen, John, David et Susan, et leurs partenaires, des cousins Morin venus de Montréal, et d'autres amis de longue date. Elle reçut de nombreux bouquets de fleurs dont une jolie corbeille de Jacques et Alberte Kirouac.

Parmi les témoignages préparés pour l'occasion il faut souligner l'important dossier historique préparé par Sœur Huguette Turcotte après avoir découvert les liens entre la famille de Napoléon Bourassa, le parrain de Marie-Huguette Morin, et la communauté des M.I.C. sans oublier les liens des M.I.C. avec un autre K/ et non le moindre. (À lire dans un prochain Trésor)

Après le brunch, Pia présenta sur écran un montage de photos anciennes et offrit à sa mère un énorme album souvenir contenant des histoires, anecdotes, et photographies envoyées par des parents et des amis. Depuis plusieurs mois déjà Pia demandait à tous et chacun d'écrire quelque chose pour cet album et, croyez-moi, si les aventures invraisemblables auxquelles Marie-Huguette a survécu, depuis sa plus tendre enfance vous ont étonnés (Voir *Le Trésor* 83, mars 2006), quelques textes tirés de cet album, et lus après le repas, prouvent que notre cousine Marie-

Huguette a bien plus que les neuf vies que l'on prête aux chats!

La belle réunion de famille se poursuivait chez Paul et Pia, moins officielle, plus informelle et très joyeuse, tandis que la chère centenaire se reposait dans le calme de sa chambre à la résidence, après les émotions de cette journée mémorable, longtemps préparée et attendue par tout son entourage.



De gauche à droite : Camille Morin, arrière-petite nièce de madame Karrer, son grand-père André Morin, fils unique de Roger (le plus jeune des enfants du notaire Victor Morin), la fille d'André et la mère de Camille, Stéphanie et la nouvelle centenaire : Marie-Huguette Morin Karrer. (Collection Pia Karrer O'Leary)

Quant à la longévité des descendants K/rouac, rappelons que pendant plusieurs années Mme Karrer a été très fière d'être l'aînée des descendants K/; maintenant nous savons qu'elle est la benjamine des centenaires du clan K/rouac! Nous lui souhaitons encore une fois « Longue vie et beaucoup de bonheur parmi les siens ».

Marie Lussier Timperley

21 juin 2006

Dans l'ordre habituel : Sœur Huguette Turcotte, m.i.c., Marie-Huguette Morin Karrer et sa fille Pia (Collection Pia Karrer O'Leary)



Madame Karrer avec la famille de sa fille Pia : de gauche à droite, première rangée : Pia Karrer, Marie-Huguette Morin Karrer et Paul O'Leary; deuxième rangée : David, Steven, John et Suzan O'Leary (Collection de la famille Zimmerman)



in memoriam

Bérubé (Paulo) Paul-Émile

Paul-Émile Bérubé (Paulo) 1931 - 2006 De Saint-Mathias-sur-Richelieu, le 21 mai 2006, à l'âge de 75 ans, est décédé M. Paul-Émile Bérubé, époux de Mme Marguerite Pelletier. Outre son épouse, il laisse dans le deuil ses enfants: Sylvie, Richard (Michelle Chiasson), Brigitte (**Daniel Kirouac**) et Natalie (Michael Jemtrud); ses petits-enfants: Valérie, Olivier, Simon, Camille, Vincent, François, Thomas, Antoine, Sophie, Théo et Alice. Une liturgie de la parole a été célébrée au salon le samedi 27 mai 2006.

Kerouac, Betty Alice (née Griffin)

Betty Alice Kerouac, ayant longtemps vécu dans la région de Nashua et résidente du Fairview Nursing Home, nous a quittés le 21 mai 2006 à l'âge de 78 ans. Fille de Malcolm B. Griffin Sr. et Alice F. (Mc Manus) Griffin, elle était née le 30 novembre 1927 à Arlington, Massachusetts. Infirmière de carrière dévouée, elle adorait ses nombreux animaux de compagnie, particulièrement ses chats et ses chiens. Gratifiée d'un généreux sens de l'humour, elle adorait voyager et jouer au bingo. Fidèle de l'ancienne paroisse Saint-Casimir à Nashua, Mme Kerouac était membre des *Hudson Citizens Fire and Police Academies* et

des *Hudson Seniors*. Plus récemment elle était membre du conseil des résidents de Fairview Nursing Home. Son époux Edward Kerouac (GFK 01563), ancien responsable de notre association aux USA, l'avait précédée devant le Seigneur le 30 décembre 1988. Elle laisse dans le deuil : son fils Jeffrey M. Kerouac de Chichester, NH; deux petits-enfants : Kristen Kerouac et Jerrod Kerouac; son frère Malcolm Griffin de North Fork, CA; des neveux et nièces.

Kirouac, Jean-Yves (00664)

Le 4 mai 2006, à l'âge de 80 ans et 7 mois, à la Cité de la santé de Laval, est décédé monsieur Jean-Yves Kirouac, époux de Claire Robert. Il était le fils de feu Rosaire Kirouac et feu Jeanne Vallée. Outre son épouse, il laisse également dans le deuil, ses filles: Monique (Francis Marin) et Francine; ses petits-enfants: Mélissa, Jessica et Yannick; son frère, Guy (Pauline Maisonneuve) ses sœurs, Gisèle (Marcel Vincent) et Lucille (Jean-Baptiste Quenneville) parents, amis et tous les membres de l'Association des familles Kirouac inc. dont il a été le président. Il avait d'ailleurs terminé un dernier mandat à titre de vice-président en septembre 2005.

Kirouac, Jacqueline (00958)

À l'UGS Pavillon St-Joseph, le 5 avril 2006 est décédée madame Jacqueline Kirouac, à l'âge de 77 ans et 11 mois. Elle était la fille de feu Joseph Kirouac et de feu Victoria Martel. Les funérailles ont eu lieu le 10 avril 2006 en l'église Immaculée-Conception de Sherbrooke et l'inhumation au cimetière Saint-Michel de l'endroit. Madame Kirouac laisse dans le deuil sa fille Joanne Cadorette (feu Roger Jr. Letarte) ; ses petits-enfants Sandra Letarte (Marco Frappier) et Éric Letarte ; son arrière-petit-fils Christopher Aupin Letarte ; ses frères et soeurs Estelle (feu Fernand Girouard), Hervé (Jacqueline St-Louis). Elle était également la soeur de feu Simonne (feu Léopold Lacroix), de feu Roméo (feu Alice Guay), de feu Claire (feu Raoul Raymond), de feu Jeanette (feu Émilien Papillon), de feu Conrad (Jeanine Girouard) et de feu Réal (Cléopée Gaudette).

(Kirouac) Gaboury Béatrice (01589)

À la résidence Les Jardins du Haut Saint-Laurent, le 24 février 2006, à l'âge de 86 ans, est décédée dame Béatrice Kiroauc, épouse de feu Jean-Paul Gaboury. Elle demeurait à Québec. Le service religieux a été célébré le mercredi 1er mars 2006 en l'église Saint-Michel de Sillery et les cendres ont été inhumées au cimetière Saint-Michel de Sillery au cours du printemps. Madame Gaboury laisse dans

le deuil ses enfants: Gilles (Huguette Baron), Jean-Guy (Lise Beaulac), André, Denyse (Pierre Blanchard), Louise, Conrad (Gaétane Routhier), Roger (Diane Marcotte), Gaétan (Francine Simard) et Denis (Ginette Fréchette). Elle était aussi la mère de feu Raynald et de feu Michel; la soeur de feu Emile, feu Rose et feu Lisette ainsi que la belle-soeur de feu Jacqueline Gaboury (feu René Andrew). Elle laisse également dans le deuil ses 13 petits-enfants; ses 10 arrière-petits-enfants; sa soeur Jeannette (feu Armand Guérette) du Nouveau-Brunswick; son frère Fernand (Louise Lecor) de Brunswick; ses belles-soeurs: Rita Gaboury (feu Raymond Miller) et Huguette Guay, conjointe de feu Joseph Gaboury (feue Alma Bernier) ainsi que plusieurs neveux, nièces, autres parents et ami(e)s.

Leblond, Jean-Marie

À l'âge de 96 ans, à Kirkland Lake Ontario, est décédé le Docteur Jean-Marie LeBlond. Il était le fils de feu le Dr Joseph LeBlond et de feu Corinne Kirouac. Prédécedé par son épouse Béatrice Legault en 1995; sa soeur Jacqueline Trottier; ses frères: René et Roland et son épouse Germaine Martin; ses beaux-frères et belles-soeurs: le Dr Jean-Louis Beaudry de Trois-Rivières; Émile Legault et son épouse Loyla Carroll de Hull, Roger Sarra-Bournet et son épouse Blanche Legault d'Aylmer, Jean Gauthier et son épouse Yvonne Legault de Hull, sa demi-soeur Marie-Paule LeBlond de Québec et sa petite-fille Catherine LeBlond de Toronto. Il laisse pour pleurer sa perte son fils

Pierre et son épouse Donna Massena de New Hamburg, Ontario; sa fille Louise Champagne et son époux André Lamarche d'Ottawa; sa soeur Liliane Beaudry de Québec; ses petits-enfants: Lynne LeBlond, Paul et Philippe Champagne; ses arrière-petits-enfants: Dakota, Josh et Dustin et son arrière-arrière-petite-fille Chloé. Les funérailles ont été célébrées le 6 mai 2006 en l'église Assomption de Kirkland Lake.

Poulin, Rosaire

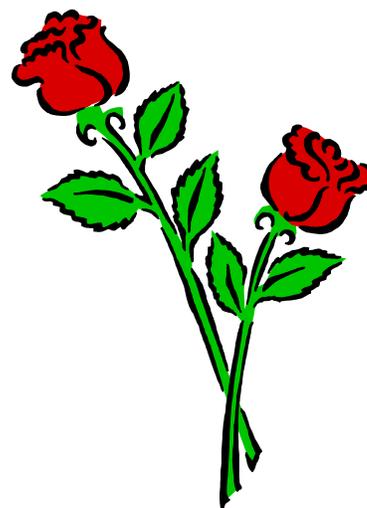
Le 25 février 2006, à l'âge de 52 ans, est décédé monsieur Rosaire Poulin, conjoint de Lyse Néron et fils de feu Alphonse Poulin et de feu Jeanne d'Arc Kirouac. Le service religieux a été célébré, en présence des cendres, le 4 mars 2006 en l'église Sainte-Monique les Saules de Québec et de là au cimetière Saint-Charles. Outre sa conjointe, monsieur Poulin laisse dans le deuil ses filles Maryse, Sonia (Olivier Sauvé); ses frères et soeurs René Poulin (Manon Verville), Jacques Poulin (Louise Lyonnais), Raymond Poulin (Murielle Fortin), Francine Poulin (André Côté), Nicole Poulin (Robert Kirouac), Liliane Provencher.

Prenovault, Gérard

À Saint Boniface, le lundi 17 avril, est décédé Gérard Prenovault, à l'âge de 93 ans. Il passa ses derniers jours au Centre Taché de Saint Boniface. Fils de feu Joseph Avila et de feu Eugénie (née Kéroack); il fut prédécédé par son épouse Germaine

(née Robert) et sa soeur Annette. Il laisse dans le deuil son épouse en second mariage Marie-Jeanne (née Benjamin), son fils Robert (Kim Sawchuk) ainsi que ses petits-fils Joël et Yves, et ses arrière-petits-enfants Loïc, Laïla et Laure. Il laisse aussi sa soeur Maria, s.n.j.m., son frère Denis (Germaine Alarie) ainsi que de nombreux neveux et nièces. Voyageur de métier et par plaisir, il parcourut la province au compte de la Compagnie Lever Brothers et fut, pendant de nombreuses années, le *Voyageur* officiel du *Festival du Voyageur*.

NOS PLUS SINCÈRES CONDOLÉANCES AUX FAMILLES ÉPROUVÉES



Direction Huelgoat Bretagne

À l'automne 2005, accompagné de mon épouse Cécile et de notre fille Johanne, je suis allé en France pour tenter de retracer les origines de mes lointains ancêtres, tant du côté des Laurin, que des Kirouac, maman étant une Kirouac.

À l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaule de Paris, nous avons loué une automobile Renault Kangoo. Après des visites aux châteaux de Chambord, Chaumont-sur-Loire, Amboise et Villandry, nous nous sommes dirigés vers Loudun au Poitou où nous avons connu un succès mitigé pour retrouver mon ancêtre Pierre Laurin, dont je suis descendant à la douzième génération. Pas de retrouvailles significatives, mais mince consolation, nous avons trouvé un monument funéraire au nom de Pierre Laurin, dans le cimetière de Loudun, mais c'était pour un de ses descendants du même nom.

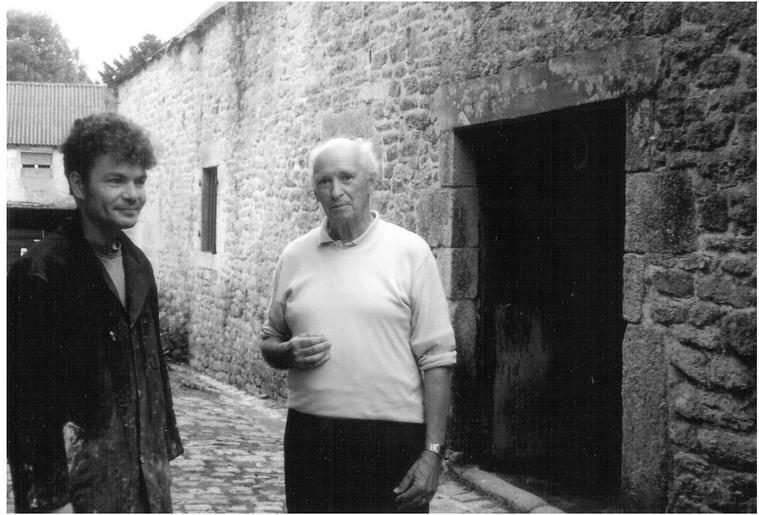
En descendant vers le port de La Rochelle, nous avons visité l'Île de Ré et sommes remontés vers la Bretagne en passant par Nantes, Vannes, Belle-Île, Quimper pour enfin rejoindre Huelgoat.

Mais en arrivant à cette belle petite ville, j'ai eu la frousse, la peur d'avoir fait un voyage blanc.

C'était lundi, 26 septembre. L'office du tourisme était fermé. Pour obtenir des informations sur mon ancêtre, on nous a suggéré d'aller à la Mairie. Là, on nous a précisé qu'il n'y avait pas de stèle, mais bien une plaque commémorative au nom de François Le Bihan, fils d'un certain Kirouac.

Enfin, après bien des démarches, j'ai trouvé ladite plaque dont vous trouverez la photo ci-jointe.

Pendant ce temps, un producteur de miel a mentionné à notre fille, Johanne qui faisait quelques recherches de son côté, que la maison située entre l'église Saint-



Dans l'ordre habituel : Patrice Langlois et Jean-Yves Laurin
Collection Jean-Yves Laurin

Yves et La Presse est celle où logeait l'ancêtre des Kirouac et constitue la plus vieille maison de la ville de Huelgoat. Fantastique !

Forts de cette information, nous nous sommes dirigés vers la ruelle entre l'église et la maison. J'y ai pénétré par une vieille porte sur le côté et j'y ai rencontré un artisan en train d'y effectuer des travaux de réfection.

Je me suis présenté en lui disant comprendre que cette vieille maison était apparemment celle où a vécu mon ancêtre Kirouac, ce qu'il m'a confirmé sur le champ. Eurêka ! Patrice Langlois est auteur, compositeur, interprète et multi-instrumentiste. Il s'est porté acquéreur de cette maison afin d'en faire un atelier d'artistes et une salle d'expositions de tableaux, de sculptures et autres articles. Sa conjointe, Sylvie Bozoc, est peintre, sculptrice et contrebassiste.

Il m'a expliqué que la partie principale de la bâtisse date de 1668 et servait d'entrepôt de pommes. Le deuxième étage abritait en partie une cidrerie et le reste servait de presbytère pour le curé de Saint-Yves.

Monsieur Langlois m'a précisé aussi qu'une petite partie de cette maison daterait d'une centaine d'années avant 1668 et était en fait environ un mètre-

plus bas que la construction de 1668. Les poutres et les murs en étaient la preuve.

Il m'a montré l'ouverture béante d'un grand foyer en plus d'un puits profond toujours existant.

Le nouveau propriétaire a été très sympathique et je me suis permis de prendre des photos pour illustrer ses commentaires; vous en trouverez quelques unes jointes à cet article.

Vous pouvez le rejoindre en visitant son site Internet : www.patricelanglois.com ou en lui envoyant un courriel à cette adresse : mariolai@club-internet.fr ou encore en lui écrivant à cette adresse postale : Patrice Langlois, Beurc-Hoat, 29690 Berrien, France.

Voici donc un petit résumé de notre aventure sur les traces de mes ancêtres, un voyage qui restera longtemps gravé dans ma mémoire.

NDLR : Jean-Yves Laurin est le fils de feu madame Eudora Kirouac Laurin et conséquemment, le neveu du célèbre botaniste Conrad Kirouac, le frère Marie-Victorin.

Édition Ouest France - Carhaix - 24 juin 2005

C'est à coup sûr l'une des plus anciennes maisons de la cité, sinon la plus ancienne : elle date de 1668. Située à droite de l'église en venant de la place Aristide Briand on y accède par une étroite ruelle pavée. La ruelle n'a pas de nom, pour l'instant. La mairie consulte les archives pour rechercher une dénomination éventuelle. Cette maison fut autrefois un chais à cidre. Des barriques cerclées sont encore présentes au rez-de-Chaussée. L'accès à l'étage, partie habitation, inhabitée depuis 100 ans, se faisait par un escalier de pierre, typique de maisons anciennes dont on rencontre encore quelques spécimens. Les nouveaux propriétaires, deux artistes musiciens de Berrien Sylvie Bozoc et Patrice Langlois en ont entrepris la rénovation. Pour l'instant ils repiquent la façade. Jérôme Gouessin, le fils de Sylvie qui participe à l'opération compte, lorsque les travaux seront terminés, y monter conjointement avec sa maman un atelier exposition de peinture et de sculpture. Jérôme, staffer de formation a réalisé le rénovation intérieure du théâtre de Morlaix.

Réponse à un courriel de Marie Lussier Timperley en juin 2006

Il y a un an, quasiment jour pour jour, que nous achetions ce bâtiment. Les travaux arrivent à leur terme. (les courbatures aussi!!!!). Les peintures et sculptures seront mises en place dans la première quinzaine de juillet.

Nous sommes flattés de l'intérêt que vous portez à notre projet dans la demeure de votre ancêtre.

À bientôt peut-être à Huelgoat
Bonne journée
Sylvie et Patrice



Johanne Laurin et son père, Jean-Yves Laurin devant la plaque dédiée à notre ancêtre à Huelgoat



Place centrale d'Huelgoat; à l'arrière de la maison située à la droite de l'église Saint-Yves, on retrouve la maison où est né notre ancêtre

Photographie : Jean-Yves Laurin

Courriel adressé à
Jean-Yves Laurin
le 15 mai 2006

Bonjour,

Les travaux de rénovation avancent. L'ouverture de l'atelier expo peintures et sculptures de Sylvie Bozoc, ma compagne, est prévue pour le mois de juillet.

Pas de grandes découvertes, hélas, à part quelques bouts de poteries et pipes en terre dans le sol en terre battue. Pour l'instant, nous ne connaissons pas les époques de ces vestiges. Nous vous mettons de côté un peu de terre battue (foulée par les pieds de vos ancêtres).

On essaye de garder un maximum d'authenticité au bâtiment et à ses matériaux existants (poutres quand c'était possible...).

Petite anecdote : Lorsque nous avons rénové la toiture de la longère, le voligeage était entièrement constitué de morceaux de caisses de vins et spiritueux (50 X 15 cm environ) dont certains portaient encore des bordereaux de livraison au nom d'un monsieur Le Bihan. (1910 et 1920). Nous avons dû les remplacer, mais avons gardé plusieurs spécimens.

Ci-joint quelques photos. Nous serions intéressés également de pouvoir lire la publication de la revue « *Le Trésor des Kirouac* ».

À bientôt, dans quelque temps, nous vous adresserons des photos de l'atelier expo.

Au plaisir de vous revoir à Huelgoat.

Patrice Langlois
Sylvie Bozoc



REVUE DE PRESSE, JUIN 2006

VENTE DE LA MAISON DE JACK KEROUAC À CAPE COD

Source : *Le Journal de Montréal*, jeudi le 27 avril 2006 (AP)

Titre : *La maison de Jack Kerouac à Cape Cod vendue*

Cette maison occupée brièvement avant son décès en Floride et où il vivait au moment de son mariage à Stella Sampas, sa troisième épouse, viendrait d'être vendue le 19 avril pour un peu moins de sa valeur estimée à 320 000\$ US. Rappelons que c'est là où avait eu lieu la première rencontre de Jack avec son nouveau copain breton de New York, Youenn Gwernig, qu'il avait accueilli en s'exclamant : « T'es bein grand toué! »

Lors des célébrations à Huelgoat en 2000, Youenn Gwernig nous avait révélé que peu avant le décès de Jack, il avait réservé les billets d'avion pour un voyage lors duquel il devait emmener Jack à Huelgoat et ce, ignorant totalement que c'était le lieu de naissance de son ancêtre Le Bihan de Kervoac, ancêtre des Kerouac et Kirouac d'Amérique.

LE PROJET DE TOURNER « ON THE ROAD » REPREND LA ROUTE

Source: *Lowellsun.com*

(Massachusetts), le 29 avril 2006

Titre: *Kerouac film bid brings crew « On The Road » to Lowell*

Traduction: *Le projet de tourner « On The Road » amène l'équipe de tournage à Lowell. »*

Auteur: *David Perry, journaliste du Sun, de Lowell*

L'article rappelle que Francis Ford Coppola avait acquis en 1968 les droits de mettre sur film le roman-culte de Jack Kerouac, *On The Road*

(*Sur la route*), soit un an avant le décès de Jack, mais devant l'impossibilité pour Coppola de dénicher quelqu'un en mesure de surmonter toutes les difficultés inhérentes à l'adaptation pour le grand écran, le projet était demeuré dans les cartons. Il aura fallu que Coppola finisse par dénicher deux perles rares : le directeur Walter Salles et Jose Riviera, auteur des textes du film *The Motorcycle Diaries*, pour que FFC se décide enfin à mettre le projet en marche.

L'article brosse un intéressant sommaire de la tournée entreprise pour visiter les nombreux détours empruntés par Jack et ses copains d'errance, tout en relatant divers événements de la visite de repérage effectuée par Salles et des membres de son équipe à Lowell, Massachusetts. Bien que Riviera soit à l'œuvre sur un « script » depuis un an, il est encore impossible de prévoir quand il sera prêt. La première étape du projet devrait être la conception d'un documentaire permettant de mieux comprendre ce que devrait être la nature même du film principal. Pour le moment, Salles serait donc à la recherche de parallèles culturels, parcourant le paysage de cette Amérique qui a tellement changé, à la recherche de fantomatiques

vestiges et héritiers spirituels de Jack qui pourraient l'inspirer.

LA PRESSION EST MAINTENUE EN FAVEUR D'UN TIMBRE KEROUAC

Source: *The Boston Globe*, Lowell 12 mars 2006

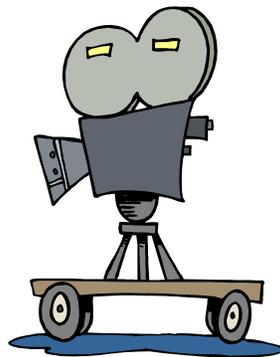
Titre: *Push is persistent for Kerouac stamp*

Traduction: *La pression persiste pour un timbre Kerouac*

Auteur : *Douglas Belkin, Globe Staff*

Selon l'article, la question de l'heure à Lowell serait : Pourquoi n'y a-t-il pas encore un timbre-poste à l'effigie de Jack Kerouac? La croisade en faveur de l'émission d'un timbre-poste dédié à Jack Kerouac dure depuis treize ans et n'a toujours pas donné de résultat. Ses fidèles auraient décidé de battre à nouveau le tambour à l'occasion du 88^e anniversaire de sa naissance.

Celui que l'on pourrait identifier comme le champion des supporters est *Dean Contover*, qui rappelle fièrement avoir joué une partie de billard avec Jack au *Highland Tap* en 1968. Malgré les nombreux cartables à anneaux bourrés de lettres d'appui reçues des plus hautes instances, autant civiles que politiques, ce dernier déplore que le comité chargé d'aviser le service des timbres fasse la sourde-oreille quand il est question de Kerouac. Au dire de *Ron Robinson*, président de ce comité, le service de la Poste reçoit près de 50,000 lettres par années, de la part de personnes désirant que leur héros local soit considéré. La sélection annuelle serait limitée entre 100 et 125 candidats oeuvrant dans une vingtaine de domaines. Et Robinson d'ajouter que : « Dans le monde de l'émission des timbres-poste, la patience est la plus belle vertu. »



LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES DU FRÈRE MARIE-VICTORIN

Texte du discours prononcé par Lucie Jasmin lors du lancement de l'exposition «Marie-Victorin et Oscar Dufresne, deux visionnaires rêvent une Cité-Jardin.» dans le cadre des célébrations du 75^e anniversaire du Jardin botanique de Montréal, 9 juin 2006; Musée du Château Dufresne du 10 juin au 10 septembre 2006.

Dans son roman *Voyage au centre de la terre*, Jules Verne nous présente le savantissime professeur Lidenbrock qu'il décrit comme un puits de science dont la poulie grinçait. La science a fait de ce personnage un monstre d'égoïsme.

Tel n'est pas le cas de cet immense scientifique que fut le frère Marie-Victorin. Car pour le frère Victorin la science n'est pas l'ennemie de tout ce qui n'est pas elle.

Bien au contraire.

Alors qu'il est âgé de 19 ans, la botanique lui sauve la vie puisqu'elle lui permet d'échapper à la désespérance qu'aurait pu engendrer la tuberculose dont il était atteint. Elle se présente donc à lui comme un merveilleux instrument de libération. Et surtout la botanique lui offre une occasion inespérée de s'ouvrir à de nouveaux horizons et d'entrer en contact avec les autres, tous les habitants de la cité de l'esprit. À cette hauteur de pensée les grincements de la poulie de l'égoïsme se taisent et lui-même nous le révélera en 1930, *la science sait chanter comme elle sait compter*.

Victorin entre en botanique comme il est entré en religion quelques années plus tôt. Car il est l'un de ces *ardents* dont parle Teilhard de Chardin, l'un de ceux là pour qui vivre est une ascension constante et un élan vers l'avenir. Marie-Victorin endosse alors la livrée de cet infatigable explorateur, le chercheur scientifique, et part à la découverte de *notre vaste domaine sous le ciel*.

Dès 1905, en compagnie de son érudit collaborateur et ami de tous les instants, le frère Rolland-Germain, il va entreprendre ce *voyage extraordinaire* au cœur de sa Laurentie bien-aimée - entendons par là, et plus prosaïquement, du territoire habité de la province de Québec. Ce périple, devenu légendaire, fut accompli sous les auspices du savoir mais encore sous l'influence d'une certaine tournure d'esprit poétique. Ceci afin de réaliser l'inventaire des plantes de la na-

tion. C'est ainsi que paraîtra, en 1935, après toutes ces *longues années de travaux d'approche* et grâce au travail de fourni de nombreux collaborateurs de l'Institut botanique, *le livre d'or de nos richesses végétales* : la Flore laurentienne.

Car, pourquoi pas, il ambitionne désormais une *science canadienne-française en Amérique*. Ce combat pacifique il en fait sa cause dès 1917.

En 1920 il est nommé professeur de botanique à la faculté des sciences de la toute récente Université de Montréal et il y fonde le Laboratoire de botanique. Comme on le sait ce laboratoire était promis à un long et brillant avenir. Marie-Victorin devient alors la figure emblématique autour de laquelle vont se rassembler tous ceux qui se sentent interpellés par ces idées audacieuses, porteuses d'avenir. Il est un catalyseur d'âmes. Il provoque l'éveil des esprits, soulève l'enthousiasme, et suscite de nombreuses vocations scientifiques dans les rangs de la jeune génération.

Le mouvement scientifique canadien-français est né de cette urgence : devenir maîtres de *notre domaine sous le ciel*, par la connaissance d'abord, puis par la possession intelligente de sa faune, de sa flore et des richesses de son sol. Et, par ce fait même, il nous sera donné d'ajouter notre part belle au capital intellectuel de l'humanité.

En 1929, Marie-Victorin est désigné pour représenter l'université de Montréal au congrès international de la Société britannique pour l'avancement des sciences. Congrès qui a lieu, cette année-là à Capetown en Afrique du Sud. C'est au retour de ce grand voyage qui l'a amené à travers trois continents que le rêve du Jardin botanique s'empare de lui pour de bon. J'évoquerai simplement les mots que Ma-

rie-Victorin adressait à Marcelle Gauvreau, sa collaboratrice, à propos de ce jardin. A l'orée du 21^e siècle, ces mots d'il y a longtemps déjà, résonnent encore avec une étonnante justesse à nos oreilles :

«*Je sais que vous comprenez ma pensée profonde. Vous savez que je suis mû en cette affaire par nulle pensée égoïste. Vous en apercevrez, comme je l'aperçois, l'immense portée éducative[...]: Des milliers et des milliers de gens trouveront un peu de repos et d'apaisement; des milliers et des milliers d'enfants trouveront la joie de l'esprit parce que moi, Marie-Victorin, j'aurai eu assez de vision et assez de ténacité pour créer cela. . .*»

Et maintenant permettez-moi d'exprimer quelques vœux à l'occasion du 75^e anniversaire du Jardin - Ces vœux je les exprimerai d'autant plus volontiers devant vous aujourd'hui que je crois que le frère Marie-Victorin les aurait cordialement appuyés ; lui qui fut toujours si attentionné à reconnaître les mérites de tous et de chacun :

«Mille mercis à ces chers et aimables jardiniers comme je me plais à réunir sous ce vocable tous les gens qui, depuis 75 ans, ont œuvré au Jardin botanique, à l'ombre ou au soleil de la renommée, afin de faire de ce lieu un lieu à nul autre pareil. Et si les applaudissements peuvent être parfois la manière la plus fulgurante de faire éclore des fleurs, je vous propose que nous leur en lancions ainsi de magnifiques bouquets afin de leur manifester notre reconnaissance et notre admiration. Grâce à eux le bon vieux rêve de Victorin traverse le temps.

Longue et belle vie au Jardin botanique !»

GÉNÉALOGIE / LA PAGE DU LECTEUR

La base de données généalogiques informatisées de l'Association contient un certain nombre de couples où le nom d'un des conjoints est inconnu. Les questions qui suivent sont posées afin de pouvoir compléter cette information. (François Kirouac)

Question 79

Quel est le nom de l'époux de Theresa Kirouac, fille de Louis Lionel Kirouac et d'Aurore St-Roch ?

Question 80

Quel est le nom de la belle-mère de Marie Kirouac, épouse de Louis Duncan ?

Question 81

Quel est le nom de la belle-mère de Marguerite Keroack, épouse de Derry Vale ?

Question 82

Quels sont les noms des beaux-parents de Colleen Keroack, épouse de Boyd McWilliam ?

Question 83

Quels sont les noms des beaux-parents d'Helen Margaret Kirouac épouse de Michaël Cronin ?

Question 84

Quel est le nom des 2^e, 3^e et 4^e épouse de Harold Phillip Kerouac, fils d'Ambrose Hector Kerouac et de Ruth Eileen Dolan ?

Question 85

Quel est le nom de la belle-mère de Kathleen Johnston, fille de Ronald Johnston et de Carmen Kérouac ?

Question 86

Quel est le nom de la belle-mère de Kirstine Johnston, fille de Ronald

Johnston et de Carmen Kérouac ?

Question 87

Quels sont les noms des beaux-parents de Randolph Scott Kerouac, époux de Pamela Sue Chudy ?

Question 88

Quel est le nom de la belle-mère d'Yvonne Keroack, fille d' Aimé Maximilien Keroack et de Malvina Gauthier ?

Question 89

Quel est le nom de la mère de Berny Kirouac né en 1957 et décédé en 1963, fils de Léopold Kirouac ?

Question 90

Quel est le nom des parents de ce Léopold Kirouac ?

Question 91

Quel est le nom du beau-père de Jeffrey Thomas Kirouac, fils d'Albert James Kirouac et de Lauren Anita Campbell ?

Question 92

Quel est le nom du beau-père d'André Kirouac, époux de Lucille Nadeau ?

Question 93

Quels sont les noms des parents de ce André Kirouac ?

Ceci complète la liste des couples de la base de données pour lesquels le nom d'un des conjoints est manquant.

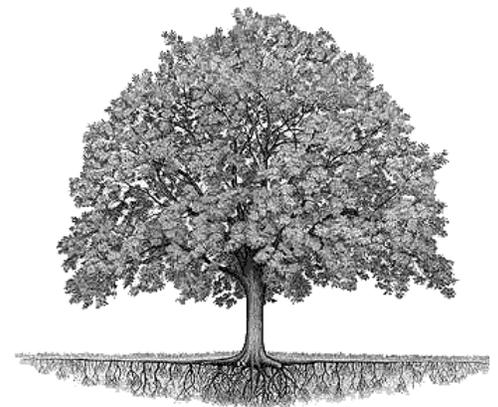
Vous êtes invité à consulter les Trésors publiés antérieurement et à nous faire parvenir les réponses à ces questions.

Merci

La rédaction

Envoyez-nous vos questions à caractère généalogique et nous chercherons à y répondre, puis nous publierons le tout dans *Le Trésor* suivant.

La rédaction



ASSOCIATION DES FAMILLES KIROUAC INC.

CONSEIL D'ADMINISTRATION 2005-2006

PRÉSIDENT

François Kirouac (00715)
31, rue Laurentienne
Saint-Étienne-de-Lauzon
(Québec) G6J 1H8
Téléphone : (418) 831-4643
Courriel : francois.kirouac@sympatico.ca

1^{er} VICE-PRÉSIDENT

Pierre Kirouac (00321)
3194, rue Berthelot
Trois-Rivières (Québec) G8Z 1N6
Téléphone : (819) 375-4175
Courriel : pierre.kirouac@tr.cgocable.ca

2^e VICE-PRÉSIDENTE

Céline Kirouac (00563)
1190, rue de Callières
Québec (Québec) G1S 2B4
Téléphone : (418) 527-9858
Courriel : ckirouac@myriade.ca

SECRÉTAIRE ET ÉQUIPE DE PRODUCTION DE LA REVUE

Michel Bornais
168, rue Baudrier
Québec (Québec) G1B 3M5
Téléphone : (418) 661-1771
Courriel : jambornais@hotmail.com

TRÉSORIER

René Kirouac (02241)
3782, Chemin Saint-Louis
Québec (Québec) G1W 1T5
Téléphone : (418) 653-2772

GÉNÉALOGIE ET ÉQUIPE DE PRODUCTION DE LA REVUE

François Kirouac (00715)
31, rue Laurentienne
Saint-Étienne-de-Lauzon
(Québec) G6J 1H8
Téléphone : (418) 831-4643
Courriel : francois.kirouac@sympatico.ca

ÉQUIPE DE PRODUCTION DE LA REVUE

Marie Kirouac (00840)
1039, rue Raoul Blanchard
Québec (Québec) G1X 4L2
Téléphone (418) 871-6604

GÉNÉALOGIE

Lucille Kirouac (01307)
123, Chemin Rivière-du-Sud
Saint-François-de-Montmagny (Québec)
G0R 3A0
Téléphone : (418) 259-7805
Courriel : kirouac-boulet@oricom.ca

TRADUCTRICE ET ÉQUIPE DE PRODUCTION DE LA REVUE

Marie Timperley
127, chemin Schoolcraft
Mansonville-Potton (Québec) J0E 1X0
Téléphone (450) 292-4247
Courriel : marietimperley@hotmail.com

CORRESPONDANTS RÉGIONAUX

RÉGION 1. QUÉBEC-BEAUCE

Marie Kirouac (00840)
1039, rue Raoul Blanchard
Québec (Québec) G1X 4L2
Téléphone (418) 871-6604

RÉGION 2. MONTRÉAL, OUTAOUAIS, ABITIBI

Louis Kirouac (00327)
621A, Rue Notre-Dame
Le Gardeur (Québec) J5Z 2P7
Téléphone (450) 582-3715

RÉGION 3. BAS-SAINT-LAURENT, CÔTE-DU-SUD, GAS-PÉSIE ET PROVINCES ATLANTIQUES

Lucille Kirouac (01307)
123, Chemin Rivière-du-Sud
Saint-François-de-Montmagny (Québec)
G0R 3A0
Téléphone : (418) 259-7805
Courriel : kirouac-boulet@oricom.ca

RÉGION 4. MAURICIE, BOIS-FRANCS-ESTRIE

Renaud Kirouac (00805)
9, rue Leblanc, C.P. 493
Warwick (Québec) J0A 1M0
Téléphone : (819) 358-2228
Courriel : denreki@ivic.qc.ca

RÉGION 5. SAGUENAY, LAC-SAINT-JEAN

Mercédès Bolduc
140, Rue de la Victoire
Chicoutimi (Québec) G7G 2X7
Téléphone : (418) 549-0101
Courriel : bolducvilleneuve@videotron.ca

RÉGION 6. ONTARIO, PROVINCES DE L'OUEST ET CÔTE DU PACIFIQUE

Georges Kirouac (01663)
23, Maralbo Ave. E.
Winnipeg (Manitoba) R2M 1R3
Téléphone : (204) 256-0080
Courriel : georgesk@shaw.ca

REGION 7. UNITED-STATES OF AMERICA

EAST TIME ZONE

Mark Pattison
1221, Floral Street NW
Washington, DC 20012 USA
Telephone : (202) 829-9289
E-mail : MPattison@catholicnews.com

CENTRAL TIME ZONE

Greg Kyrouac (00239)
P. O. Box 481
Ashland, IL 62612-0481 USA
Telephone : (217) 476-3358
E-mail : kyrouac@casscomm.com





Alexandre DuLac

Signature de notre ancêtre lors d'une demande au gouverneur de Beauharnois en novembre 1733

Fondation : 20 novembre 1978
Incorporation : 26 février 1986
Membre de la Fédération des familles-souches du Québec inc. depuis 1983

Pour nous joindre :

www.genealogie.org/famille/kirouac/kirouac.htm

RASSEMBLEMENT ANNUEL 5 AOÛT 2006 À KAMOURASKA

Responsable du recrutement

M. René Kirouac
3782, Chemin Saint-Louis
Québec (Québec)
Canada G1W 1T5
Téléphone : (418) 653-2772

Secrétaire de l'Association

Michel Bornais
168, rue Baudrier
Québec (Québec) G1B 3M5
Téléphone : (418) 661-1771
Courriel : afkirouacfa@hotmail.com

Postes Canada
Numéro de la convention 40069967 de la Poste-publication
Retourner à l'adresse suivante :
Fédération des familles-souches du Québec inc.
C.P. 10090, Succ. Sainte-Foy, Québec (Québec) G1V 4C6
IMPRIMÉ—PRINTED PAPER SURFACE